Document généré le 22 juin 2025 10:54

Les Cahiers des dix

Les écoles de Limoilou et la formation d'une société urbaine (1897-1959)

The Schools of Limoilou and the Development of an Urban Society (1897-1959)

Gilles Gallichan

Numéro 67, 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1024249ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1024249ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Gallichan, G. (2013). Les écoles de Limoilou et la formation d'une société urbaine (1897-1959). *Les Cahiers des dix*, (67), 107–147. https://doi.org/10.7202/1024249ar

Résumé de l'article

Le quartier Limoilou, situé à la basse-ville de Québec, s'est formé très rapidement à partir du XX^{e} siècle. Sa population canadienne-française et catholique provenait majoritairement des régions rurales périphériques de la capitale. La paroisse et l'école ont été les premiers facteurs d'identification sociale au nouveau milieu. Cet article examine particulièrement le rôle de l'école dans ce processus et constate les permanences d'une culture traditionnelle à travers l'institution scolaire, en même temps que s'opère une acculturation de la population au milieu urbain.

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les écoles de Limoilou et la formation d'une société urbaine (1897-1959)

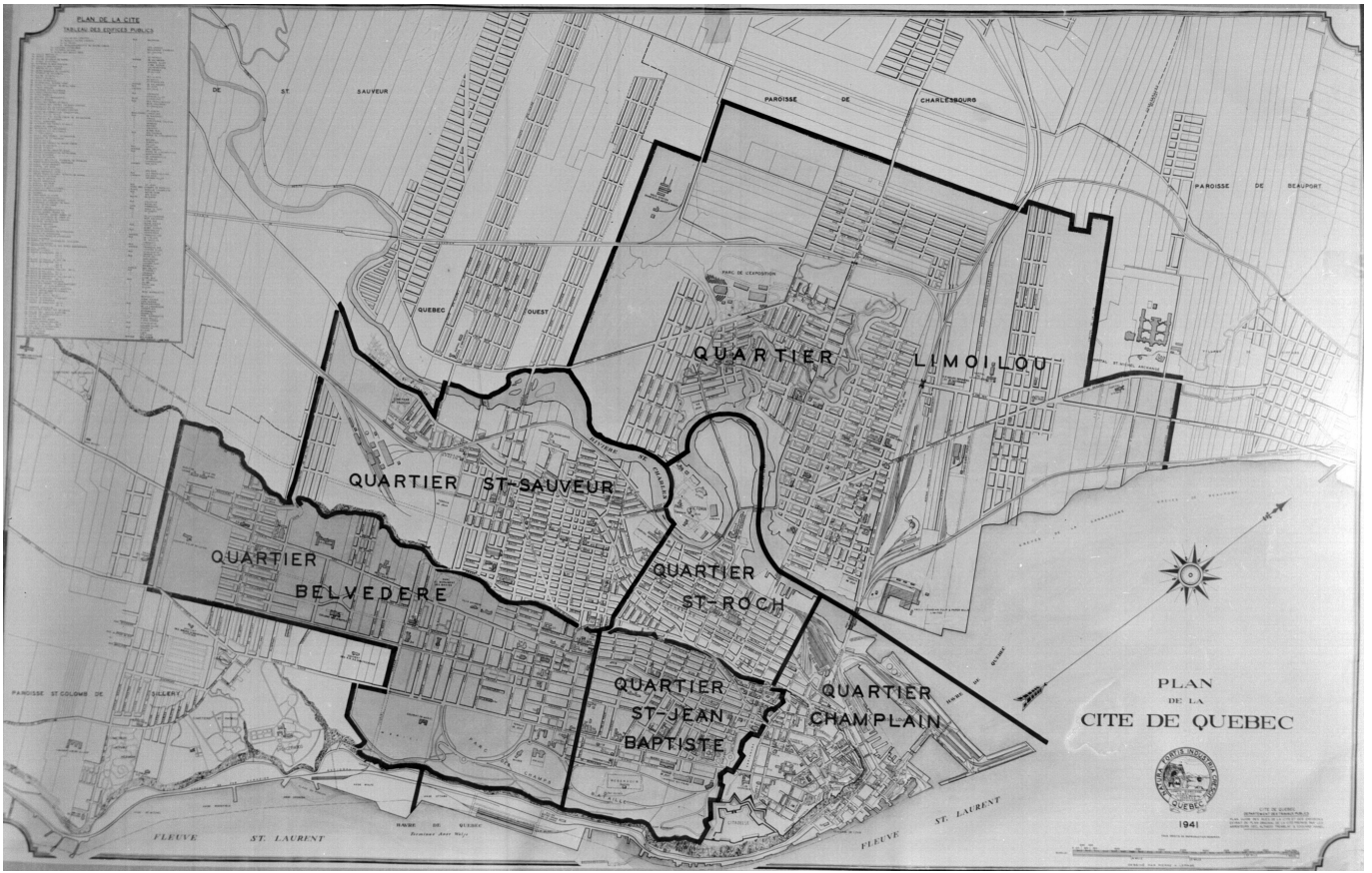
Gilles Gallichan*

Le quartier Limoilou à Québec s'étend sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles entre Beauport à l'est et Charlesbourg au nord. Il s'est formé à partir de petits villages ouvriers qui se développaient en marge des faubourgs Saint-Roch et Saint-Sauveur, situés sur l'autre rive de la Saint-Charles. Limoilou fut, à la fin du XIX[e] siècle, l'une des premières banlieues de Québec. Une municipalité y fut créée en 1893 et elle s'annexa à la capitale après une quinzaine d'années d'existence autonome. L'annexion de Limoilou entraîna un très rapide développement du secteur dont la population fut multipliée par vingt en moins d'un quart de siècle.

La population limouloise était essentiellement formée de familles issues des anciens quartiers de la cité et, surtout, de nouveaux arrivants des régions rurales périphériques de la ville. Ces gens, la plupart ouvriers ou travailleurs artisans, profitaient de possibilités d'emplois du côté du port, des chemins de fer, des usines, des manufactures et des commerces de la ville[1]. Le quartier aux habitations

* L'auteur remercie sœur Madeleine Lamothe, archiviste des Servantes du Saint-Cœur de Marie, sœur Céline Lacoursière archiviste des Sœurs du Bon-Pasteur, monsieur Pierre Lafontaine, archiviste de l'Archevêché de Québec et messieurs André Lemieux, Réjean Lemoine et Frédéric Lemieux pour leur aide documentaire à la préparation de cet article. Merci également à Gisèle Gallichan et à Fernand Harvey pour leurs corrections et leurs conseils.

1. Jacques Saint-Pierre, *Lettres de Limoilou. De Cartier à aujourd'hui*, Québec, Desjardins et Ville de Québec, 2008, p. 96-97. Cette publication récente est la monographie historique la plus complète écrite sur le quartier Limoilou.



Limoilou, un quartier de la basse-ville de Québec, occupe la rive gauche de la rivière Saint-Charles, au nord de Saint-Roch. Carte des quartiers de Québec en 1941. (Archives de la Ville de Québec)

récentes, avec des rues larges et parfois bordées d'arbres, attirait également des marchands, des professionnels et des fonctionnaires. Cette population avait en commun la langue française et la religion catholique et, pour cette communauté qui se formait à grande vitesse, la cohérence du tissu social tenait beaucoup à la paroisse qui était la première référence. Les nouveaux arrivants étant souvent de jeunes familles, l'école devenait dès lors un dénominateur commun et un lieu de sociabilité pour les enfants, mais aussi pour les parents.

Le présent article jette un regard sur la fondation des premières écoles du quartier Limoilou et sur le rôle qu'elles ont joué comme facteur d'intégration dans cette communauté humaine qui se constituait rapidement. L'école, en créant un pôle d'identité à la paroisse et au quartier, tissait des liens que la géographie urbaine et la densité de l'occupation du territoire pouvaient ensuite renforcer. Avec d'autres établissements locaux, comme les caisses d'épargne, les salles et les bibliothèques paroissiales, avec des outils de communication, comme les bulletins de paroisses et les journaux de quartier, avec les œuvres de charité et les associations étudiantes, religieuses ou nationales, l'école a agi comme un lien social qui créait une dynamique entre les jeunes familles. Celles-ci venaient occuper les triplex qui se construisaient chaque année, les uns à côté des autres, traçant les rues et les ruelles de ce quartier neuf et en lui conférant son caractère particulier.

Limoilou n'offre pas un cas unique de constitution d'une société d'origine rurale dans un milieu urbain en rapide croissance[2]. Cependant, l'exemple de Limoilou illustre bien le modèle de la paroisse canadienne-française se développant rapidement en périphérie de la ville et où se tissent des liens sociaux à l'intérieur du cadre religieux et scolaire[3]. Contrairement à la communauté rurale bien enracinée, le milieu urbain, surtout récent, doit bâtir son tissu social. Or, l'encadrement religieux et scolaire subit plus qu'à la campagne une forte pression provenant des valeurs et des divertissements de la ville[4]. Dans le cas d'un nouveau quartier comme Limoilou, le clergé paroissial et scolaire, souvent lui-même issu d'un milieu rural, cherche à ralentir l'intégration urbaine, perçue comme une source de danger moral. Mais il doit faire plus que des mises en garde et bien encadrer ses jeunes,

2. Lucia Ferretti a publié en 1992 une étude exemplaire sur le cas de formation d'une paroisse d'un faubourg urbain à Montréal, *Entre voisins, la société paroissiale en milieu urbain, Saint-Pierre-Apôtre de Montréal, 1848-1930* (Boréal, 1992).
3. « Paroisse et école en milieu urbain », dans : Serge Courville et Normand Séguin [dir.], *La Paroisse*, coll. « Atlas historique du Québec », Sainte-Foy, PUL et Fonds Gérard-Dion, 2001, p. 166-175.
4. Wilfrid Gariépy, « La paroisse urbaine », *La paroisse, cellule sociale*. Semaines sociales du Canada, Montréal, Institut social populaire, 1953, p. 82-84.

faire de l'école un milieu dynamique et offrir une variété d'activités pour faire un tant soit peu concurrence à la ville tout proche.

Les origines du quartier

Depuis 1893, Limoilou porte le nom du petit domaine que possédait Jacques Cartier près de Saint-Malo en Bretagne[5]. La toponymie rappelait de cette manière que c'est au confluent des rivières Lairet et Saint-Charles que l'explorateur malouin et son équipage passèrent le premier hiver connu de marins français en terre d'Amérique en 1535-1536[6].

Au siècle suivant, en 1626, le territoire fut concédé en seigneurie aux jésuites qui y construisirent une première maison. La seigneurie prit le nom de Notre-Dame-des-Anges[7]. Quelques colons, artisans et gens de métiers s'y installèrent au cours des XVII[e] et XVIII[e] siècles. Les terres fertiles et humides convenaient bien à l'agriculture et aux pâturages[8]. À la fin du Régime français, deux chemins traversaient la seigneurie et allaient devenir des axes de développement du futur quartier. Il y avait d'abord le chemin montant vers Charlesbourg, au nord, qui est devenu la 1[ère] Avenue et le chemin de Beauport vers l'est, lequel prit le nom de la Canardière, car on allait y chasser le canard et les oies sauvages sur les battures du fleuve[9]. Le Séminaire établit là, en 1705, une exploitation agricole et un vaste bâtiment aujourd'hui connu sous le nom de domaine de Maizerets. Les professeurs du Séminaire et, plus tard, leurs élèves allaient y passer les jours de congé pour y travailler et s'y divertir[10].

À l'époque de la Conquête, la seigneurie qui allait devenir le quartier Limoilou est parsemée de maisons, de jardins et de fermes. Un premier pont permanent

5. Le nom a été suggéré par l'historien et musicien Ernest Gagnon (1834-1915) selon le père Alexis, capucin, premier historien du quartier. Alexis de Barbezieux, *Histoire de Limoilou*, Québec, Imprimerie de l'Action sociale, 1921, p. 57.
6. Le site du premier hiver de Jacques Cartier et de son équipage en Nouvelle-France se trouve aujourd'hui dans le parc historique Cartier-Brébeuf, à Limoilou. On y rappelle cet épisode des explorations françaises en Amérique au XVI[e] siècle. Voir : Nicole Ouellet, « Le parc Cartier-Brébeuf, un lieu historique national », *Cap-aux-Diamants*, *Limoilou, un siècle d'histoire*, numéro hors série, 1996, p. 11-12.
7. Alexis de Barbezieux, *op. cit.* , p. 6-10.
8. Jacques Saint-Pierre, *op. cit.* p. 18-24.
9. Ces chemins, dit-on, furent longtemps inondés ou mal entretenus, *Ibid*. p. 38
10. Daniel Simoneau, « Une terre au riche passé », *Cap-aux-Diamants*, *Limoilou, un siècle d'histoire*, numéro hors série, 1996, p. 13-15 ; Fernand Harvey, « Maizerets, un secret patrimonial bien gardé », *Le Devoir*, 19 juillet 2004, p. A-4.

Le domaine de Maizerets du Séminaire de Québec à la Canardière, devenu aujourd'hui un parc public et un arboretum. (Photo de l'auteur)

Réunion d'élèves à Maizerets réunis autour du cardinal Villeneuve en août 1936. (Archives de l'Archevêché de Québec)

en bois et à péage est construit sur la rivière en 1789[11]. Les berges de la Saint-Charles[12] et la proximité du port favorisent l'activité économique et on voit apparaître, sur la rive gauche, des quais, des petits chantiers maritimes, des scieries, une tannerie, une briqueterie et une corderie. Quelques marchands et fermiers prospères du lieu, comme les Anderson, deviennent de riches entrepreneurs. Dans la seconde moitié du XIX^{e} siècle, une population d'ouvriers, d'artisans et de journaliers forment des villages et de petites agglomérations. Les principaux bourgs sont Hedleyville et Waterford, au sud, près de l'embouchure de la rivière Saint-Charles, et Stadacona[13], au nord-ouest, près du confluent de la Lairet.

Plus à l'est, le long du chemin de la Canardière et plus au nord près de la Saint-Charles et vers le lieu-dit du Gros-Pin, on trouve de belles villas semblables à celles que l'on pouvait voir, à la même époque, le long des chemins Sainte-Foy et Saint-Louis. Quelques familles bourgeoises et fortunées de Québec y passent leurs étés à la campagne.

Avec la mise en place d'un régime municipal, qui remplace le vieux système seigneurial aboli en 1854, l'ancienne seigneurie Notre-Dame-des-Anges est d'abord rattachée à Saint-Roch (1855) avant que le territoire n'en soit détaché sous la désignation distincte de Saint-Roch-Nord (1862)[14].

À partir de 1890, le chemin de fer du Lac-Saint-Jean, et de la Côte de Beaupré et Charlevoix enjambe la rivière, traverse le village de Waterford et longe celui d'Hedleyville, lequel se dote d'une gare. En septembre 1892, Hedleyville, qui compte environ 800 habitants, est ravagé par un terrible incendie qui rase les trois quarts des maisons de bois, laissant les habitants dans un profond désarroi. La vie reprend néanmoins son cours et la reconstruction permet une meilleure planification des rues et des habitations. La formation de la municipalité de Limoilou, l'année suivante, permet de régler les problèmes les plus urgents. Pendant la dernière décennie du siècle, le désir d'établir une nouvelle paroisse devient plus pressant et les « Limoulois », habitants de la nouvelle municipalité, adressent des pétitions en ce sens à l'archevêché, dont M^{gr} Louis-Nazaire Bégin est alors l'administrateur.

---

11. Ce premier pont prit le nom du gouverneur Dorchester. Il se trouvait à l'emplacement de l'actuel pont Drouin. Un autre pont reçut plus tard le nom de Dorchester, il se situe plus en aval sur la rivière.
12. La faible dénivellation des terres et le reflux de la marée rendaient la rivière navigable sur quelques kilomètres.
13. Deux villages s'étaient précédemment formés dans ce secteur : Smithville et Parkville du nom des anciens propriétaires de ces terres. Stadacona s'est développé autour de la scierie appartenant à William J. Bickell.
14. Jacques Saint-Pierre, *op. cit.* p. 45-46 ; « Des villages en formation », Marc Vallières et al. *Histoire de Québec et de sa région*, tome II *1792-1939*, Québec, PUL, 2008, p. 1086-1089.

La fondation de la paroisse et le milieu social

En mai 1896, le nouveau curé de Saint-Roch, Antoine-Adolphe Gauvreau, ayant consenti à la division de sa paroisse, Mgr Bégin décrète la fondation des paroisses de Saint-Charles à Limoilou et de Saint-Zéphirin à Stadacona, cette dernière constituant une desserte paroissiale de Saint-Roch[15]. Un jeune prêtre lévisien, Albert Côté (1865-1921), est nommé curé de Saint-Charles et, en juillet de la même année, il est élu commissaire d'école pour la municipalité de Limoilou[16]. Dès lors, la vie scolaire et la dynamique sociale du quartier changent et l'encadrement religieux se manifeste dans l'éducation. Cette association étroite entre l'Église catholique et l'éducation va durer jusqu'à la Révolution tranquille.

À Saint-Charles, les débuts de la paroisse sont difficiles. La construction d'une première église est à peine terminée qu'elle brûle en décembre 1899. Le curé Côté doit reconstruire un nouveau temple sur les ruines de l'ancien[17]. Les engagements, les contrats et les factures se multiplient pour une population encore peu nombreuse et pas très riche. Mauvais administrateur, Côté met la paroisse en faillite et abandonne son poste en mai 1902[18]. Ce sont des capucins de Toulouse, arrivés au Canada en 1890, qui relèvent le défi de reprendre les rênes et de redresser la situation. Leur action pastorale très dynamique, leur gestion serrée des finances et, surtout, l'accroissement rapide de la population vont leur permettre de renflouer la barque[19].

Malgré les difficultés de ses débuts, Limoilou connaît, au tournant du siècle, un certain développement qui n'échappe pas aux observateurs. En décembre 1899,

---

15. La paroisse Saint-Zéphirin de Stadacona aura un prêtre résidant à partir de 1911 et sera érigée canoniquement en 1921.
16. *Le Courrier du Canada*, 5 août 1896, p. 3. Les autres membres de la Commission scolaire de Limoilou étaient Louis-Philippe Delisle (curé de Stadacona), Étienne Bois (maire de la municipalité), Napoléon Bigaouette, Napoléon Lortie et J.-E. Plamondon (notaire et secrétaire-trésorier).
17. La première église et sa reconstruction dans les mêmes murs en 1900-1901 sont l'œuvre de l'architecte David Ouellet.
18. Des indices permettent de croire qu'il aurait perdu en jeux de hasard des sommes perçues pour le redressement de la paroisse. L'archevêché envisageait depuis plusieurs mois déjà son remplacement. Le 19 mai 1902, incapable de rendre compte de ses livres, il envoie sa démission à Mgr Bégin et prend le train de nuit vers les États-Unis. La paroisse n'avait pas de conseil de fabrique et Côté administrait seul les finances. À son départ, que l'on pourrait qualifier de fuite, le passif de la paroisse s'élevait à plus de 50 000 $.
19. C'est le père Alexis de Barbezieux (Georges Derouzier), supérieur des capucins à Ottawa, qui accepte la paroisse au nom des frères mineurs capucins. Voir : G. Gallichan, « De Toulouse à Limoilou, un itinéraire capucin (1902-1934) », *Les Cahiers des Dix*, nº 56 (2002), p. 125-165 et nº 57 (2003), p. 151-204.

le journal *L'Événement* écrit que, depuis le grand feu de 1892, Limoilou « est entré dans une ère de prospérité tout à fait remarquable. On a vu surgir tour à tour de magnifiques constructions, des villas somptueuses, une belle église, un presbytère élégant, un aqueduc, etc[20]. » En vérité, la réalité est plus modeste et, au tournant du XX[e] siècle, Limoilou est davantage une promesse d'avenir qu'un tableau de réelle prospérité.

Limoilou connaîtra un très rapide essor. En sept décennies, sa population passe d'environ 1 500 habitants en 1891[21] à 26 000 en 1931 puis à 64 500 en 1961[22]. Cette population vient de divers horizons des régions périphériques de Québec et elle est très majoritairement d'origine canadienne-française. La rapide expansion démographique est le résultat de plusieurs facteurs. Plusieurs hommes d'affaires devinent le potentiel immense de ce territoire aux portes de Québec. Une compagnie d'entrepreneurs spéculateurs achète les anciennes terres de la famille Anderson et se constitue sous le nom de *Quebec Land* en 1906. Elle a à sa tête Trefflé Berthiaume, propriétaire du journal *La Presse* de Montréal et Adélard Turgeon, ministre des Terres et Forêts dans le cabinet de Lomer Gouin.

L'annexion de Limoilou à la ville de Québec est décidée en 1909. La ville intègre le nouveau quartier en pavant et en éclairant des rues, en reconstruisant les ponts sur la rivière Saint-Charles[23], en prolongeant les circuits de tramways. Ces progrès joints au dynamisme rentable de la *Quebec Land*, marquent le décollage de ce qu'on aimait appeler alors le « *Greater Quebec* ». On donne au jeune quartier des airs de petit Manhattan, en numérotant le quadrillé des nouvelles rues et avenues et en voyant dans la grande artère oblique de la Canardière, un futur Broadway. De jeunes familles, souvent nombreuses, viennent occuper les maisons qui se construisent les unes à côté des autres, occupant les lots étroits vendus par la *Quebec Land*. Une autre compagnie immobilière est fondée sous leurs noms par Eugène Lamontagne[24] et Eugène Leclerc (1865-1937), dernier maire de Limoilou avant l'annexion et député de Québec-Centre de 1908 à 1916.

---

20. « Une conflagration à Limoilou », *L'Événement*, 4 décembre 1899, p. 1.
21. Les évaluations démographiques varient pour le XIX[e] siècle. Le chiffre de 1500 est donné par le père Alexis de Barbezieux, *op. cit*. p. 58, pour la population de Hedleyville et de Stadacona. Le *Recensement du Canada 1891*, Ottawa, S. E. Dawson, 1893, vol. 1, p. 102, donne le chiffre de 3 331 pour tout le secteur de Saint-Roch-Nord.
22. J. Saint-Pierre, *op. cit.* p. 96, 144.
23. Sur l'histoire des ponts sur la Saint-Charles, voir : Jean-Marie Lebel, « La rivière Saint-Charles au cours du temps », *Cap-aux-Diamants*, *Limoilou, un siècle d'histoire*, numéro hors série, 1996, p. 22-26.
24. Jean-Marie Lebel, *Québec, 1608-2008. Les chroniques de la capitale*, Québec, PUL, 2008. (1906)

Ces promoteurs s'intéressent au potentiel du quartier et multiplient les « parcs résidentiels »[25]. Ces entreprises, qui lotissent et vendent des terrains à construire dans Limoilou, proposent des modèles de maisons abordables et font du quartier un immense chantier urbain et un secteur recherché de Québec[26]. En 1927, l'ouverture d'une grande usine papetière, l'*Anglo Canadian Pulp and Paper Mills*, au confluent de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent, accélère le développement économique et démographique du quartier en attirant une population ouvrière dans le secteur[27]. D'autres entreprises de services, de transformation alimentaire et de matériaux de construction, lesquels sont très en demande à l'époque, s'ajoutent aux petits commerces et fournissent localement de l'emploi à de très nombreux Limoulois[28].

Ce milieu neuf qui grandit à vue d'œil a en commun la langue française et la religion catholique à 96 % en 1911[29]. Si la paroisse, par ses activités est la première institution pouvant créer rapidement des liens entre les nouveaux arrivants, l'école va aussi jouer un rôle de liant social par les cohortes d'enfants qui animent les rues et les ruelles. La solidarité — pour ne pas dire l'osmose — entre la paroisse et l'école va contribuer à un encadrement moral et culturel de la société limouloise, qui devient un microcosme du Canada français de l'époque. L'histoire scolaire du quartier avant 1960 ne peut donc se comprendre sans cette référence à l'évolution des paroisses catholiques.

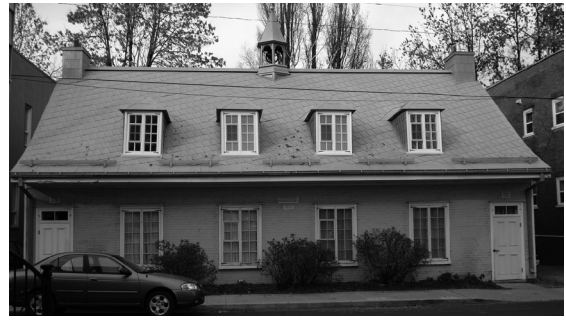
Les débuts scolaires à Limoilou

Une première école aurait été fondée dans le secteur de Saint-Roch-Nord en 1849. Les religieuses de l'Hôtel-Dieu, propriétaires de plusieurs terres de l'ancienne seigneurie, auraient cédé un lot sur l'actuelle 3e Avenue pour construire cette école[30]. En 1863, une autre école est ouverte un peu plus loin dans une grande maison de la rue Anderson (devenue la 3e Rue) à Hedleyville. C'est dans cette même maison qu'ont lieu les premières réunions du conseil de Limoilou qui obtient le statut de municipalité en 1893.

---

25. J. Saint-Pierre, *op. cit.* p. 88-89 ; Marc Vallières et al. *op. cit.*, p. 1311-1317.
26. « Une ville moderne du XXe siècle », *Limoilou à l'heure de la planification urbaine,* Québec, Ville de Québec, 1987, p. 12-21 ; J. Saint-Pierre, *op. cit.* p. 87-113 (en particulier p. 96-98).
27. Marc Vallières et al. *op.cit.,* p. 1169-1170.
28. J. Saint-Pierre, *op. cit.* p. 103-108.
29. *Recensement du Canada 1911*, Ottawa, C. H. Parmelee, 1912, vol. 2. p. 120.
30. *Limoilou à l'heure de la planification urbaine*, *op. cit.*, p. 10. Vraisemblablement, cette école devait se trouver dans le secteur de l'école de Saint-Esprit, sise à l'angle des 3e Rue et 3e Avenue.

La maison-école de Limoilou construite vers 1863. Photo prise vers 1900. (Archives des SSCM)



L'ancienne maison-école de Limoilou en 2013, aujourd'hui classée bien national. (Photo de l'auteur)

On sait encore peu de choses de ces premières écoles[31]. Étaient-elles des initiatives privées, possiblement parrainées par la riche famille Anderson ou fut-elle construite par la Commission des écoles catholiques qui était formée depuis la loi scolaire de 1846 ? Il semble que l'école du village de Hedleyville, devenu la municipalité de Limoilou, ait d'abord été tenue comme une maison-école rurale et confiée à des maîtres d'école et des institutrices laïques qui pouvaient y habiter[32]. La maison comportait deux portes séparant les classes des filles de celles des garçons. En 1871, le village comptait deux maîtres et une institutrice[33]. Quelques années plus tard les noms de deux enseignants figurent dans les annuaires[34]. Les religieuses viennent prendre le relais peu après la fondation de la paroisse.

Les Servantes du Saint-Cœur de Marie à Limoilou

Si les débuts de la paroisse ont été marqués d'épreuves, ils n'ont pas été plus faciles sur le plan scolaire. Les besoins sont pressants et tout est à bâtir. En 1897, les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame, enseignantes à l'école de Saint-Roch, traversent à Limoilou pour faire la classe dans la maison-école de la rue Anderson. Elles ouvrent aussi une classe à Stadacona. Il est entendu que leur

31. L'actuel propriétaire de la maison, monsieur André Lemieux, a fait des recherches sur les origines de la maison-école de Hedleyville, aujourd'hui classée monument historique. Il n'a trouvé que peu de choses documentant les premières décennies de l'école.
32. Cette maison a été classée monument historique par la Commission des Biens culturels en 1984.
33. Il s'agit de Gabriel-P. Labonté, Charles Smith et M^lle^ Harriet Portelance. *Quebec & Levis Directory 1871-1872...* Québec, L'Événement, 1871, p. 362-363.
34. Gabriel-P. Labonté et M^me^ George Demeule. *Bennett's Quebec Directory 1877...*, Québec, E. C. Bennett, 1877, p. 340.

engagement est temporaire. Deux ans plus tard, après le départ des sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, l'archevêque de Québec, M^gr^ Louis-Nazaire Bégin, confie les deux petites écoles de Limoilou et de Stadacona aux sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie[35].

Cet institut de religieuses enseignantes a été fondé en France en 1860 par Jeanne-Marie Moisan (1824-1892) et par François-Jean-Baptiste Delaplace (1825-1911), de la congrégation des pères du Saint-Esprit. Les premières religieuses françaises sont arrivées au Québec en 1892 et ont ouvert leur première école à Saint-Éphrem-de-Tring en Beauce[36].

En septembre 1899, trois sœurs , Mères Sainte-Léontine, Saint-Gabriel et Sainte-Lucie, débarquent à Limoilou. Deux institutrices laïques les accompagnent : M^lle^ Alice Lacourcière, de Saint-Éphrem, et M^lle^ Roy, de Saint-Anselme. Avec le renfort de deux autres religieuses, sœurs Saint-Paul-Marie et Sainte-Candide, laquelle est nommée supérieure, ces femmes prennent en charge 175 élèves à Limoilou et 80 à Stadacona[37].

À Limoilou, dans l'école de la rue Anderson, il n'y a que trois salles de classe et quelques petites pièces privées à peine meublées et mal chauffées où les enseignantes peuvent s'installer[38]. Devant l'indigence des installations que plusieurs jugent même insalubres[39], il devient vite nécessaire d'envisager la construction

35. Madeleine Lamothe, « Les Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie : Une tradition d'enseignement et d'engagement social », *Cap-aux-Diamants*, *Limoilou, un siècle d'histoire*, numéro hors série, 1996, p. 46-51.

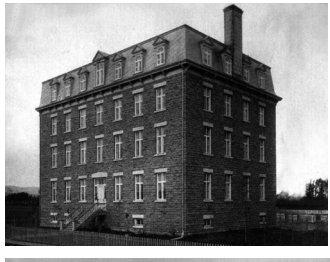
36. Sur les débuts de l'Institut au Canada et leur arrivée à Limoilou, voir : Guy Laperrière, *Les congrégations religieuses. De la France au Québec, 1880-1914*, tome 1 : *Premières bourrasques 1880-1900*, Québec, PUL, 1996, p. 140-143 ; tome 2, *Au plus fort de la tourmente 1901-1914*, p. 407-414 ; *Cinquante ans de vie canadienne 1892-1942*, [Québec, s.n., 1944], p. 7-74.

37. Marguerite-Marie Cimon, *Un héritage à perpétuer, Les Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie 1899-1999*, Québec, Imprimerie La Renaissance, 1999, Limoilou, p. 2 ; Stadacona, p. 1.

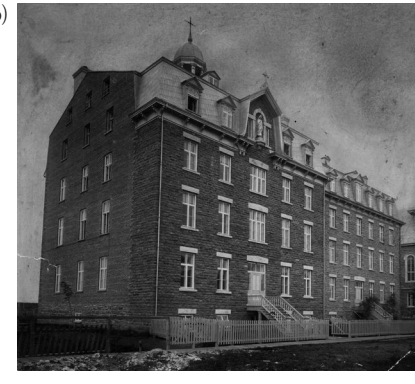
38. Lors des fêtes du cinquantenaire de l'arrivée des sœurs, en 1949, certains se souvenaient que les fondatrices faisaient « la classe aux tout petits et aux plus grands, mais [travaillaient aussi] à chauffer le poêle, à faire la cuisine, pour les petits voyageurs, à entretenir le linge pour les plus pauvres, à faire le ménage de l'école, etc. », « Hommage et reconnaissance », *Bulletin paroissial de Limoilou*, [à l'avenir : *BPL*] novembre 1949, p. 194.

39. C'est l'opinion de l'inspecteur G.-S. Vien qui recommande la fermeture de l'école en 1900. Il porte d'ailleurs un jugement sévère sur l'état général des écoles primaires du district dans un rapport spécial qu'il remet directement au Surintendant de l'Instruction publique. *Rapport du Surintendant de l'Instruction publique de la Province de Québec pour l'année 1899-1900*, Québec, Ch. Pageau, 1901, p. 118.

d'une nouvelle école. Des négociations sont entreprises avec la commission scolaire de Limoilou et les autorités religieuses. Un terrain, cédé à l'archevêché par les religieuses de l'Hôtel-Dieu juste au nord de l'église Saint-Charles sur la 8e Avenue (à l'époque rue Saint-Eugène), devient le site du futur couvent[40]. Les plans de l'architecte David Ouellet sont soumis en juin 1901[41] et le 28 octobre 1901, les crédits sont accordés[42], mais la débâcle paroissiale de mai 1902 retarde le projet. Le nouveau curé, Albert de Pisani (Juste Gaillot), un capucin français, reprend le dossier auprès de la Commission scolaire et encourage fortement les paroissiens à envoyer leurs enfants à l'école et à les y maintenir toute l'année. En 1902, 200 enfants fréquentent la vieille école surpeuplée et le 3 mai 1903, Mgr Bégin en personne vient enfin bénir la pierre angulaire du nouveau couvent.

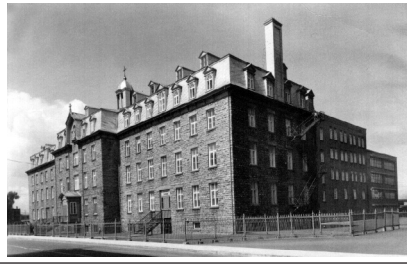


a)



b)

c)



Premier pavillon du couvent de Limoilou (a), auquel fut ajouté une nouvelle aile en 1908 (b). Le couvent fut complété en 1912 (c). (Archives SSCM)

40. Une longue bande de terre agricole de l'ancienne seigneurie a été graduellement cédée par les religieuses de l'Hôtel-Dieu qui la destinaient essentiellement à des fins institutionnelles. C'est pourquoi, on retrouve encore aujourd'hui dans cet espace, des parcs, plusieurs écoles, le cégep de Limoilou, des églises et des centres paroissiaux. Ces religieuses ont zoné et imposé des conditions urbanistiques aux terrains agricoles qu'elles possédaient dans l'ancienne seigneurie et qu'elles ont graduellement cédés ou vendus. Elles ont ainsi déterminé une partie du paysage urbain du quartier. Voir : *Limoilou à l'heure de la planification urbaine, op. cit.* p. 11. Sur l'histoire de la propriété des Hospitalières sur ces terrains, voir : Reine Malouin, *La seigneurie Notre-Dame-des-Anges*, Québec, SHQ, 1955, p. 23.

41. *La Semaine commerciale* (Québec), 14 juin 1901, p. 13, cité par Sylvie Tanguay, *David Ouellet (1844-1915) architecte*, Mémoire de maîtrise, Université Laval, 1989, p. 94. Il s'agissait de l'appel d'offres pour trouver un entrepreneur pour ce chantier.

42. *Cinquante ans de vie canadienne, op. cit.*, p. 65.

Le 5 septembre 1903, les sœurs prennent possession de l'édifice et la Commission scolaire leur offre le mobilier et l'ensemble du fourniment scolaire[43]. Le couvent prend le nom d'Institut Saint-Joseph[44]. C'est une école publique qui abrite un pensionnat pour les enfants, garçons et filles, habitant trop loin de l'école. C'est aussi une maison conventuelle, car les religieuses inaugurent un noviciat à Limoilou le 10 août 1905[45] et la chapelle accueille les postulantes et les novices pour la cérémonie de prise d'habit. Avec la croissance constante de la clientèle scolaire, l'édifice est complété, en 1908 et 1912, par deux agrandissements prévus par l'architecte. Le couvent, l'église et le monastère des capucins forment un ensemble paroissial cohérent qui sera complété en 1924 par la construction de la Salle paroissiale.

Le père Albert Gagnon, capucin, curé de Saint-Charles, entouré d'élèves du couvent de Limoilou en 1934. (Archives de l'auteur)

En octobre 1920, le couvent de Limoilou sera lourdement endommagé par un incendie[46]. Le pensionnat qui abrite alors 143 enfants (84 garçons et 59 filles)

43. « À Limoilou », *L'Événement,* 4 août 1903, p. 4.
44. On désignera aussi le couvent de Limoilou sous l'appellation d'Académie Saint-Joseph.
45. « Un noviciat à Limoilou », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 18, nº 2, 26 août 1905, p. 18.
46. « Le couvent de Limoilou considérablement endommagé », *L'Action catholique*, 2 octobre 1920, p. 10 ; « Incendie au couvent de Limoilou », *L'Événement*, 2 octobre 1920, p. 1.

et une centaine de religieuses et postulantes, doit fermer pendant quelques jours. Très rapidement, les classes sont réorganisées et l'enseignement reprend[47]. La reconstruction ne tarde pas et, en 1925, on bâtit, pour les pensionnaires, une annexe appelée la Maison Sainte-Marie, laquelle doit être surélevée de deux étages pour accueillir de nouvelles classes dès 1927[48].

Le collège Saint-Charles et les frères du Sacré-Cœur

Le curé Albert de Pisani souhaite que sa paroisse soit dotée d'une autre école pour l'éducation des garçons. L'intégration de la commission scolaire de Limoilou à celle de Québec[49], conséquence de l'annexion de la municipalité, ne modifie pas la dynamique scolaire et l'ouverture de nouvelles écoles demeure toujours une initiative du clergé paroissial. Au printemps 1909, le père Albert s'adresse donc aux frères du Sacré-Cœur d'Arthabaska pour prendre en charge un collège à Limoilou.

L'Institut des frères enseignants, fondé à Lyon par André Coindre en 1821, s'inscrivait dans le mouvement de renouveau du catholicisme social du XIX^{e} siècle et prit son véritable essor après 1840. Les frères s'établirent aux États-Unis en 1846 et au Canada en 1872 ; leur migration en Amérique ne fut donc pas forcée par les lois républicaines françaises. En 1900, il y avait déjà 181 frères au Québec, dont 139 Québécois[50].

Le 16 août 1909, six frères sont désignés pour fonder un collège à Limoilou où l'on complète le cours primaire des jeunes garçons. Le 25 août 1909, on procède à la bénédiction de la pierre angulaire du futur édifice. En attendant, on organise hâtivement les classes dans des maisons familiales inachevées de la 4^{e} Avenue, entre les 5^{e} et 6^{e} Rues. Les terrains encore libres derrière ces maisons serviront d'espaces d'exercices et de récréation. Dès le 7 septembre, 247 enfants sont inscrits chez les frères. Ils arrivent de Stadacona, de Gros-Pin et même de

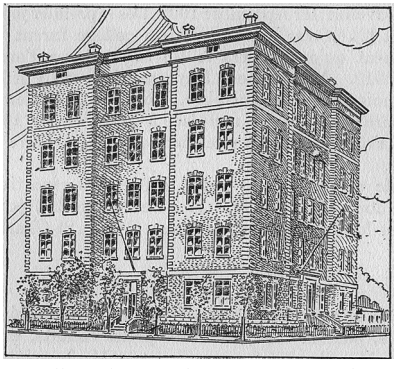
47. On utilisa un temps l'ancienne chapelle temporaire qui avait servi au culte pendant le reconstruction de l'église paroissiale entre 1916 et 1920. « Au couvent de Limoilou », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 33, n^{o} 6, 7 octobre 1920, p. 88.

48. « Le couvent de Limoilou », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 39, n^{o} 46, 14 juillet 1927, p. 731.

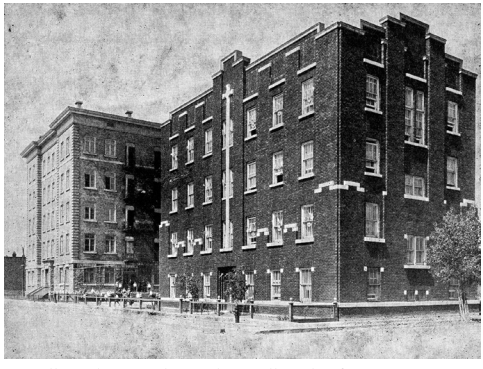
49. La Commission scolaire de la Capitale ne possède malheureusement pas d'archives de cette période. Pour un historique de l'histoire scolaire de Québec voir : Marc Des Roches, *150 ans au service des Québécois. Histoire de la Commission des écoles catholiques de Québec*, Québec, CECQ, 1995, p. 70-86.

50. G. Laperrière, *op. cit*. tome 1, p. 37-38.

Charlesbourg[51]. Les frères doivent lutter contre les amateurs d'école buissonnière qui « font le renard », selon l'expression populaire de l'époque. Les rappels à l'ordre sont efficaces, car on obtient dès 1910 le meilleur taux d'assiduité de la ville de Québec[52].



Le collège de Limoilou en 1912. (Archives paroissiales de Limoilou : APL)



Le collège de Limoilou et le pavillon des frères construit en 1927 (Photo vers 1930). (Archives des FSC)

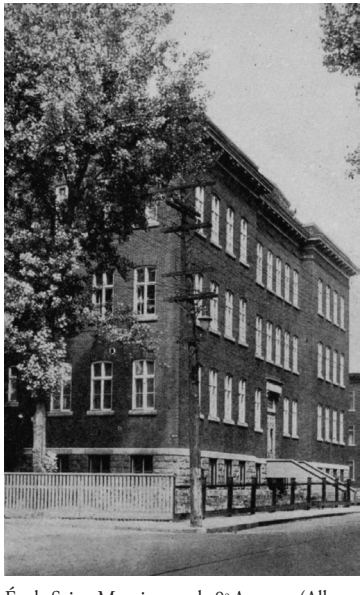
Classe des premiers finissants du collège de Limoilou avec leurs enseignants en 1913. (AFSC)

51. *Les frères du Sacré-Cœur 1872-1947, 75 ans au service de l'éducation chrétienne au Canada*, (album souvenir), [S.l., s.n.], 1947, p. 111-112.
52. *Ibid.*

Le collège Saint-Charles, sis à l'angle de la 5e Rue et de la 4e Avenue, est enfin inauguré en grandes pompes le 2 octobre 1910 par Mgr Paul-Eugène Roy, le premier ministre Lomer Gouin, le maire de Québec, Napoléon Drouin, et le Surintendant de l'Instruction publique, Pierre Boucher de La Bruère. La cérémonie rassemble plusieurs notables et environ 2000 personnes venues visiter le nouvel établissement[53]. C'est un important édifice de cinq étages en pierre et en briques, pourvu d'une cour de récréation. Apport important pour le quartier, le dernier étage est occupé par une grande salle de spectacle de 1000 places[54].

Le personnel religieux y réside jusqu'en octobre 1927, alors que le nombre des élèves atteint les 500. Le besoin d'espace oblige la Commission scolaire à ouvrir de nouvelles classes ; un grand pavillon de résidences, voisin du collège, est alors offert aux frères enseignants[55].

Saint-Maurice : 1916



École Saint-Maurice, sur la 8e Avenue. (Album du cinquantenaire de la paroisse Saint-Charles, 1946)

À peine quelques années après la construction du couvent des Servantes du Saint-Cœur de Marie, on sent le besoin d'ouvrir une autre école primaire pour libérer des classes de l'Institut Saint-Joseph. Le nouveau curé de Saint-Charles depuis 1910, le père Maurice de Buzan (Frédéric Bareille), réclame de la commission scolaire la construction d'une nouvelle école pour répondre aux besoins croissant de la clientèle. Elle est construite en 1916 à deux pas du couvent à l'angle des 7e Rue et 8e Avenue. Les sœurs y enseignent les premières années du cours primaire, tant aux garçons qu'aux filles. En hommage au père curé, la nouvelle école est dédiée à saint Maurice.

53. « La bénédiction du collège de Limoilou », *Le Soleil*, 3 octobre 1910, p. 1, 5.
54. Cette salle sera détruite par un incendie survenu en novembre 1933. L'étage démoli ne sera jamais reconstruit.
55. L'emplacement de cette bâtisse, aujourd'hui démolie, est occupé par la succursale Saint-Charles de la Bibliothèque de Québec à l'angle des 4e Rue et 4e Avenue.

À l'automne 1918, en raison de l'épidémie de grippe espagnole, toutes les activités publiques sont suspendues y compris les offices religieux et les classes. L'école Saint-Maurice est convertie en hôpital, et les religieuses enseignantes en infirmières. La contagion frappe durement la population du quartier ; la moitié des habitants sont malades, dit-on, et les personnes jeunes sont les plus frappées. Dans les trois premières semaines d'octobre 1918, on compte, à Limoilou, 40 morts dont 32 avaient entre 20 et 30 ans. L'école-hôpital Saint-Maurice accueille plus de 230 malades et 28 sont morts en ses murs[56]. La pandémie de grippe, qui frappe partout et notamment à Limoilou, a modifié pendant quelques semaines la vocation de l'école, mais elle l'a aussi inscrite au cœur du service public et de la vie locale. Une fois le fléau passé, l'activité scolaire reprend à la mi-novembre 1918 et, en 1921, Saint-Maurice accueille jusqu'à 600 élèves[57]. Elle est alors l'école la plus populeuse du quartier Limoilou[58].

Saint-Zéphirin de Stadacona

Dès 1899, trois sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie et une institutrice laïque prennent en charge les classes de Stadacona tant pour les garçons que pour les filles[59]. Faute de mieux, on installe l'école dans la caserne des pompiers. Trois ans plus tard, en 1902, une petite école est bâtie.

Les religieuses y dirigent plusieurs classes, mais l'éducation des jeunes adolescents, surtout les garçons, n'est pas une mince tâche. En 1916, à la demande du curé de la paroisse, deux frères du Sacré-Cœur, Ludger et Théophane, arrivent en renfort. Ils prennent à leur charge 54 des 106 garçons inscrits et donnent leurs cours dans une ancienne villa sise dans la rue de Gaspé. La construction d'un collège de garçons s'impose et l'établissement ouvre ses portes le 25 août 1917. Cinq frères accueillent alors 120 élèves et ce chiffre dépasse les 200 en 1921[60].

---

56. « La grippe », *BPL*, novembre 1918, p. 126-128. En souvenir de cette épidémie de grippe, on installa dans l'église de Limoilou, alors en reconstruction, un vitrail consacré à saint Charles Borromée soignant les pestiférés de Milan en 1576. *Ibid*. p. 133.
57. « Statistiques scolaires de 1921 », *Semaine religieuse de Québec*, vol. 34, nº 4, 22 sept. 1921, p. 55.
58. L'école Saint-Maurice fut une seconde fois convertie en hôpital en 1928 au moment d'une épidémie de variole, Marie-Antoine de Lauzon, *Cinquante ans de vie paroissiale 1896-1946*, Québec, s.n., 1946, p. 79. Fermée dans les années 1990, elle est aujourd'hui devenue un lieu de résidence à loyer modique pour des mères monoparentales en difficulté. *Le Soleil*, 20 juillet 2003, p. A-3.
59. *Cinquante ans de vie canadienne, op. cit*. p. 51 ; Marguerite-Marie Cimon, *op. cit*., Stadacona, p. 1-2.
60. *Les frères du Sacré-Cœur 1872-1947, op. cit.*, p. 117.

Vingt-cinq ans plus tard, l'école compte dix classes et les frères enseignent à 343 jeunes[61].

La petite école des Servantes du Saint-Cœur de Marie atteint à son tour sa pleine capacité. On en construit une autre rue de l'Acadie qui reçoit 200 enfants en 1921 . Les religieuses font les premières classes aux enfants des deux sexes, les garçons poursuivent ensuite leurs études avec les frères. Les plus persévérants finissent leurs cours dans d'autres écoles du quartier. Vingt ans plus tard, en 1942, une nouvelle école sera construite sur la rue François-I[er] pour recevoir 342 élèves[62].

La première école de Stadacona en 1902. (Archives SSCM)

Une classe d'élèves des Servantes du Saint-Cœur-de-Marie à Stadacona. (Archives SSCM)

L'école de Stadacona en 1950. (Archives SSCM)

Les activités paroissiales et scolaires 1910-1945

Dès leur prise en charge de la paroisse Saint Charles, les capucins encouragent la formation de groupes, d'associations volontaires, de regroupement de prière. Ceux-ci sont nécessaires pour établir un contact avec leurs ouailles, encourager les pratiques religieuses et relever les finances de la paroisse. Ils ont aussi pour but de créer un sentiment de communauté entre les habitants du quartier et d'intégrer rapidement les nouveaux arrivants[63].

61. *100[e] Anniversaire, Saint-Zéphirin de Stadacona*, Québec, 1996, p. 27.
62. Marguerite-Marie Cimon, *op. cit.*, Stadacona, p. 2-3.
63. Plusieurs de ces associations sont décrites dans : Marie-Antoine de Lauzon, *Cinquante ans de vie paroissiale 1896-1946*, Québec, s.n., 1946, p. 77-100,146-147.

Les écoles sont aussitôt mises à contribution. Pour servir les nombreuses messes, les garçons fournissent des cohortes d'enfants de chœur. Le passage presque obligé des jeunes aux cérémonies de l'autel tient lieu d'un véritable service militaire obligatoire dans la nation catholique qu'était alors le Canada français. On recrute également les garçons à l'école pour grossir les rangs des cadets, pour les plus jeunes, et de la maîtrise, pour les plus vieux. Ces jeunes brigades animent le quartier, les dimanches et les jours de fêtes avec de brillantes fanfares défilant dans de beaux costumes. Les hommes adultes peuvent poursuivre la « carrière » en s'enrôlant dans les zouaves pontificaux qui veillent au maintient de l'ordre public lors des grandes fêtes religieuses[64].

Parade des cadets à Limoilou devant le collège sur la 4e Avenue en 1952. (Carte postale)

Avec l'apprentissage du catéchisme viennent les rites de passages, à la fois religieux et sociaux. La première communion et la confirmation sont des étapes importantes dans la vie des enfants, suivies, après quelques années de « catéchèse de persévérance », de la communion solennelle, ou profession de foi, laquelle fait

64. Il y aurait une intéressante étude à faire sur le phénomène des « fausses armées » que les Québécois se sont données à l'intérieur des cadres religieux, comme ici, ou dans les corps de clairon et de majorettes si longtemps populaires chez nous. Comme si ces armées inoffensives créaient un sentiment d'occuper le territoire national alors que le véritable pouvoir militaire et politique appartenait à d'autres.

des jeunes adolescents, des catholiques actifs et reconnus dans la communauté. La préparation aux sacrements est autant l'affaire de l'école que celle de la paroisse et de la famille.

Les écoles de filles et de garçons sont des incubateurs pour les mouvements de jeunesse de l'action catholique, encouragés par l'Association Canadienne de la Jeunesse Catholique (ACJC) et, plus tard, par la Jeunesse Étudiante Catholique (JÉC). On crée chez les petits, des groupements missionnaires de croisade eucharistique, on rivalise de générosité pour la Sainte-Enfance et on prie pour les œuvres de propagation de la foi. Plus tard, les jeunes qui ont l'esprit d'aventure et le goût de la nature s'inscrivent chez les louvetaux (8-12 ans) et chez les scouts (12 ans et plus), pour les garçons, et chez les jeannettes et les guides du côté des filles.

Les pèlerinages de groupes à Sainte-Anne-de-Beaupré ou à Notre-Dame-des-Victoires, organisés par les paroisses, sont des moments de rencontres pour les nouveaux arrivants. Les retraites du carême réunissent les enfants catéchisés à l'église et, le dimanche, une messe leur est réservée. Au premier dimanche de janvier, tous les enfants, petits et grands, sont réunis pour une bénédiction de leur pasteur. La Fête-Dieu, en juin, est une occasion annuelle d'apothéose religieuse où les enfants des écoles sont mis à contribution. Il en va de même de la fête nationale de la Saint-Jean animée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Limoilou, fondée en 1899. Certaines fêtes paroissiales, des anniversaires, des jubilés, des visites de personnages illustres sont autant d'occasion de fêtes collectives. L'église, le collège et le couvent se drapent de pavillons, de banderoles et d'oriflammes ainsi que de nombreuses maisons le long des parcours des processions ou des parades. Ces événements contribuent à créer un sentiment d'appartenance à une communauté que la paroisse encadre et que l'école soutient.

L'animation scolaire prend plusieurs formes. Par exemple, en juin 1919, les religieuses présentent au parloir du couvent une exposition de dessins et d'ouvrages réalisés par les élèves, qui attire de nombreux visiteurs « très favorablement impressionnés », dit-on[65]. Régulièrement on organise des bazars de charité[66], des « euchres[67] » ou des kermesses au profit des œuvres paroissiales, auxquels les élèves et leurs instituteurs et institutrices collaborent généreusement.

65. « Limoilou — Une belle exposition », *L'Action catholique*, 18 juin 1919, p. 3.
66. Voir le reportage d'un journaliste venu participer au bazar de 1903 où plusieurs jeunes élèves du couvent accueillaient les visiteurs. « Au Bazar de Limoilou. Les aventures d'un reporter », *Le Soleil*, 2 octobre 1903, p. 4.
67. Prononcer « youkeur », il s'agissait de tournois de jeux de cartes.

Jeunes élèves, accompagnés de leurs institutrices, sortant de l'église Saint-Charles pendant les fêtes du cinquantenaire de la paroisse en 1946. (Archives de l'auteur).

L'animation scolaire et paroissiale stimule des activités artistiques et musicales. Les « séances » scolaires rassemblent les parents venus applaudir leurs petits sur scène. L'activité théâtrale des écoles est poursuivie par les adultes. Dans les années 1920, Limoilou a son Cercle dramatique qui monte sur la grande scène du collège ou à la Salle paroissiale de « beaux drames chrétiens » et de « fines comédies », annonce-t-on au prône dominical[68]. En 1924-1925 on présente entre autres : *Le triomphe de la foi*, *Les orphelines du pont Notre-Dame* et *Le dévouement d'une mère*. On joue aussi du Molière : *Les fourberies de Scapin*, en 1927[69] et *Le médecin malgré lui*, en 1929[70]. En 1930, on se permet une opérette, *Les cloches de Corneville*, de Robert Planquette et du théâtre d'Eugène Labiche[71] et, le 15 août 1929, les Zouaves de Limoilou interprètent *Le théâtre de Neptune*, de Marc Lescarbot, reprenant la première pièce de théâtre jouée en Acadie en 1604[72].

68. Archives paroissiales de Limoilou (APL), A - 9 *, *Livre des prônes*, 25 janvier 1925, f. 39.
69. *Le Soleil*, 5 décembre 1927, p. 14.
70. *L'Action catholique*, 26 novembre 1929, p. 12.
71. *Le Soleil*, 10 février 1930, p. 18.
72. *Banquet-concert donné par la Société acadienne de Québec inc. le 18 août 1929 à la Salle paroissiale de Limoilou* (programme), 4 p. La compagnie des zouaves de Limoilou a été créée en 1922, la troupe théâtrale des zouaves portait le nom de Cercle Lamoricière.

Dès la fondation de nouvelles paroisses, ces activités se répandent. On annonce régulièrement dans les salles paroissiales du quartier Limoilou, du théâtre, des concerts de chants, de pianos, de violons. Certains chanteurs de Limoilou se font ainsi de véritables carrières comme le baryton Donat Bélanger, la soprano Simone Rainville et le ténor Richard Verrault.

Les chorales paroissiales rivalisent de voix et de répertoires. Celle de Saint-Charles est relancée par les capucins dès leur arrivée en 1902 et on inscrit dans les programmes tout un répertoire d'œuvres classiques et contemporaines. À l'église, ces chorales sont soutenues par de grandes orgues dont les claviers sont confiés à d'excellents musiciens. Les sœurs et les frères donnent des cours de solfège et de musique. Les professeurs repèrent dans leurs classes les meilleurs talents qui sont dirigés vers les chorales scolaires et paroissiales.

Toutes ces activités sociales, religieuses et artistiques confirment l'arrimage de la paroisse et de l'école. Leurs succès témoignent aussi de l'intégration communautaire souhaitée par le clergé.

La division des paroisses et les nouvelles écoles

En 1914, la fondation d'un hôpital sur la 1ère Avenue, près de la rivière Lairet donne un essor à ce secteur et amorce la division paroissiale du territoire. La paroisse Saint-François d'Assise est créée cette année-là, puis, après la Grande Guerre, ce sont les paroisses de Saint-Pascal (1923), Saint-Fidèle (1927) et Saint-Esprit (1930) qui sont séparées de Saint-Charles.

Les nouvelles fondations sont aussi l'occasion de l'arrivée de nouvelles congrégations enseignantes pour les filles et les garçons. Les sœurs de Saint-François d'Assise, les sœurs du Bon-Pasteur, les sœurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, les Eudistes. Quant aux frères du Sacré-Cœur et aux Servantes du Saint-Cœur de Marie, ils et elles étendent leur action en fondant, dans le quartier, plusieurs établissements d'enseignement secondaire et supérieur.

Saint-François d'Assise (1914)

Fondée à Lyon en 1838 pour soigner les malades et enseigner aux enfants, la congrégation des sœurs de Saint-François d'Assise arrive au Québec en 1904. De Beauceville, où elles rencontrent de nombreux problèmes[73], Mgr Bégin les

73. G. Laperrière, *op. cit.* tome 3, p. 193-201 ; Lise Jacob, *Loué sois-tu pour mes sœurs, les saisons ! Les Sœurs de Saint-François d'Assise au Canada, 1904-2004*, Québec, S.F.A., 2004, p. 49-82.

invite en 1912 à venir établir un hôpital dans le nouveau quartier Limoilou. Le projet correspond aux intérêts des promoteurs du quartier, dont l'homme d'affaires Eugène Leclerc qui contribue au financement de l'établissement dans le « parc Lairet ». En juin 1913, 15 000 personnes assistent à la bénédiction de la pierre angulaire de l'hôpital qui ouvre ses portes un an plus tard.

L'ouverture de l'hôpital et la vocation enseignante de la congrégation s'étendent au domaine de l'éducation. Les sœurs fondent, à l'intérieur de l'hôpital, une école d'infirmières où l'on associe étroitement la formation médicale et religieuse[74]. Puis, on ouvre un couvent pour l'enseignement des jeunes enfants. Au début, les classes sont essaimées dans plusieurs maisons et dans la chapelle qui sert temporairement d'église[75]. En 1916, le couvent s'installe dans un édifice tout neuf de quatre étages, construit par la commission scolaire. Mais bientôt, les élèves s'y trouveront à l'étroit.

On tente de faire un peu de place aux frères du Sacré-Cœur, appelés en renfort pour enseigner aux garçons, et qui doivent composer avec le manque d'espace. Comme le couvent ne suffit pas, entre 1916 et 1921, les frères doivent aussi faire la classe dans diverses maisons de la paroisse pour répondre à la demande ; ils obtiennent enfin leur école, construite sur la 13e Rue, en 1921. Elle compte d'abord 12 classes, mais, dès 1925, il faut l'agrandir à 21 classes et prévoir une résidence pour les enseignants[76]. En 1921, avec plus de 700 familles dans Saint-François, la population scolaire atteint 335 filles et 210 garçons[77].

En 1940, les religieuses comblent un besoin du côté de l'enseignement supérieur féminin en créant l'Institut Notre-Dame-de-Rocamadour qui accueille à sa première année 65 élèves. On y donne un cours commercial bilingue et des leçons de français, d'arithmétique, de dessin, de peinture et de musique. En 1946, dans des locaux neufs, l'Institut, avec une centaine d'élèves, devient une école préparatoire au cours classique et accueille aussi des garçons[78].

En 1955, le couvent de Saint-François d'Assise réunit 610 jeunes filles de la première à la douzième année, réparties en 22 groupes. Les religieuses veillent à l'arrimage paroissial de leur enseignement et dirigent les activités liturgiques, séances de piété, chorale, bazars, etc. La commission scolaire reconnaît l'excellence

74. Lise Jacob, *Ibid*, p. 93-94.
75. *Le Courrier de Limoilou et de Québec-Est*, numéro spécial, mars 1962, p. 31.
76. *Les frères du Sacré-Cœur 1872-1947..., op. cit*, p. 115-116.
77. « Statistiques scolaires de 1921 », *La semaine religieuse de Québec*, vol. 34, no 4, 22 sept. 1921, p. 55.
78. Lise Jacob, *op. cit*. p. 145-147.

de leur enseignement en accordant au couvent le statut d'École centrale supérieure[79].

Après 1959, l'enseignement secondaire des filles est transféré à l'École Marie-de-l'Incarnation de la 8e Avenue et en 1961, c'est le tour des garçons du côté de l'école Jean-de-Brébeuf.

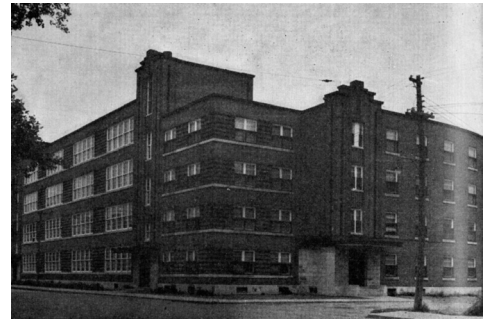
Saint-Pascal de Maizerets (1923)

La paroisse de Saint-Pascal-Baylon, appelée aussi Saint-Pascal de Maizerets, située plus à l'est autour du Chemin de La Canardière et du domaine de Maizerets, est fondée en 1923. Elle comptait, à l'origine, 82 familles (450 personnes)[80]. Leur éloignement géographique de l'église Saint-Charles justifiait leur détachement de cette paroisse. Le développement de Saint-Pascal fut relativement plus lent à ses débuts. Ce secteur de Limoilou a longtemps conservé un aspect rural, séparé du Vieux-Limoilou par le chemin de fer, Maizerets a entretenu une mentalité particulière et distincte. Le développement urbain s'est fait autour du parc Maufils où une première école bilingue et multiconfessionnelle est ouverte en 1917. Cette école à l'angle des rues Saint-Eugène et Vitré a été tenue par deux institutrices, Mlle Cécilia Paradis[81] et Mlle B. Marcotte[82].

L'établissement d'un second hôpital sous le vocable de l'Enfant-Jésus dans ce secteur en 1927 donne un élan à la démographie locale[83]. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, la population double, mais c'est surtout à partir de l'après-guerre que le développement de Saint-Pascal s'accélère. D'une centaine de ménages à la fondation, le territoire de la paroisse est passé à 2 500 familles en 1960, ce qui amène la création de deux nouvelles paroisses, Saint-Pie X et Saint-Paul-Apôtre, comme on le verra. Les trois premiers curés, Alphonse Morel, Hildebert Desroches et Alphonse Marcoux, se sont illustrés comme de véritables administrateurs, des animateurs locaux et des bâtisseurs. Ils ont évidemment œuvré à la construction des écoles catholiques dans la paroisse.

79. *Ibid*, p. 224-226.
80. « Nouvelle paroisse », *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 36, no 15, décembre 1923, p. 230.
81. *Fête avec nous*. (Album du 50e anniversaire de la paroisse Saint-Pascal), Québec, 1973.
82. *L'Annuaire de Québec et Lévis 1925*... Québec, Ed. Marcotte, 1925, p. 581.
83. L'hôpital est fondé à Québec en 1923 par les religieuses Dominicaines de la Trinité. Fondé d'abord pour la pédiatrie, il devient en 1927 un hôpital général et est promu établissement universitaire en 1947.

Les frères du Sacré-Cœur s'installent à Saint-Pascal en 1924. Ils tiennent alors deux classes dans un local voisin d'un garage du Chemin de la Canardière, et ils sont fréquemment dérangés par le bruit et les émanations d'essence. Ils déménagent temporairement, en 1931, dans un autre édifice ; une école de quatre étages et de 30 classes sera enfin construite en 1936-1937 avec une section voisine pour les filles, confiées aux sœurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours[84].



École de Saint-Pascal de Maizerets (Photo vers 1945). (AFSC)

La congrégation des sœurs de Notre-Dame du Perpétuel-Secours a été fondée en 1892, au Québec, dans la région des Appalaches, à Saint-Damien-de-Buckland, par un prêtre séculier, J.-Onésime Brousseau, et par Virginie Fournier, devenue mère Saint-Bernard[85]. Ces religieuses se consacrent aux enfants orphelins et aux personnes âgées. Leur action s'étend naturellement à l'enseignement et elles se font connaître pour leur service domestique dans les presbytères. En 1918, elles sont présentes à Saint-Sauveur de Québec et à Saint-Roch. C'est de là qu'en 1924, quatre sœurs, dont deux institutrices, ouvrent une école, rue de la Ronde, qui leur sert aussi de résidence à Saint-Pascal. Elles accueillent alors 56 élèves ; dès 1929, elles seront 12 religieuses pour 275 élèves. Elles emménagent dans une maison louée de la rue Champfleury. En 1938, elles entrent dans l'école qu'elles partagent avec les frères. Elles y tiennent 24 classes.

Saint-Fidèle (1927)

La paroisse Saint-Fidèle est détachée de Saint-Charles et de Saint-François-d'Assise, en 1927. Elle regroupe les 450 familles installées au nord du Chemin de la Canardière. Après des installations cultuelles de fortune, les paroissiens ont une première église temporaire en novembre 1928, destinée à devenir une future salle paroissiale. Une vaste église moderne de style Dom-Bello, œuvre de l'architecte Adrien Dufresne, est construite entre 1951 et 1953.

84. *Les frères du Sacré-Cœur 1872-1947..., op. cit*, p. 118-119.
85. Julienne Gosselin, *Une maison bâtie sur le roc*, Montréal, Anne Sigier, 1992 ; voir aussi le site : www.congndps.qc.ca (octobre 2013).

L'école de Saint-Fidèle connaît, elle aussi, des débuts modestes en septembre 1929. Le premier curé, J.-Adélard Turmel (1878-1951), veille à l'ouverture d'une école distincte dans sa paroisse. La commission scolaire loue un local, situé à l'angle de la 11e Rue et de la 4e Avenue, qui accueille, dès le début, 168 élèves des trois premières années du cours primaire. Quatre frères et cinq religieuses viennent de Saint-Charles y commencer les classes[86]. En 1933, on bénit une école de fortune de 20 classes[87] où les religieuses peuvent tout de même habiter. Dix-sept enseignantes résidentes s'installent alors à Saint-Fidèle. À la même époque, la commission scolaire met un autre logement à la disposition des frères qui enseignent à 211 élèves.

École de Saint-Fidèle (Photo vers 1945). (Archives SSCM)

Les années de la crise retardent une construction permanente. Les installations scolaires temporaires perdurent jusqu'en 1938, alors que la commission scolaire fait construire une grande école sur la 12e Rue, que se partagent les garçons et les filles. Inaugurée en 1939, l'école accueille 458 élèves, répartis en onze classes. L'année suivante, on transfère à Saint-Fidèle cinq classes supérieures de Saint-Charles, donnant ainsi le cours jusqu'à la 12e année. Du coup, 75 nouveaux élèves fréquentent l'établissement[88]. On y donne un cours secondaire avec options commerciale ou scientifique. En 1947, 112 élèves fréquentent le cours scientifique et 90, le cours commercial[89].

En 1952, le nombre d'élèves de cette école atteint son apogée avec 783 enfants. Par la suite, le partage des programmes entre les différentes écoles du quartier modifie la clientèle scolaire. Les frères demeurent présents à l'école Saint-Fidèle jusqu'aux années 1970.

86. *Cinquante ans de vie canadienne, op. cit*., p. 188 ; *Cinquantenaire. Paroisse Saint-Fidèle 1927-1977*, [Québec, s.n., 1977], p. 29.
87. *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 46, no 12, 23 novembre 1933, p. 187 ; selon l'album souvenir du cinquantenaire de la paroisse, l'école comptait 22 classes, *Cinquantenaire, op. cit*. p. 29.
88. *Les frères du Sacré-Cœur 1872-1947..., op. cit*, p. 114-115.
89. *Cinquantenaire, op. cit*. p. 32.

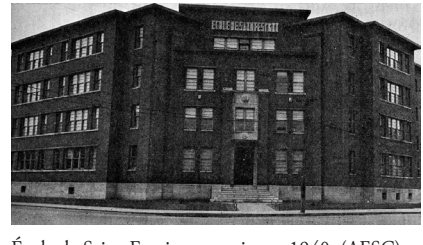
Saint-Esprit (1930)

En février 1930 une cinquième paroisse est formée dans Limoilou. Avec cette division, Saint-Esprit ampute 340 familles de la paroisse Saint-Charles et 250 de Saint-François d'Assise, soit un total de 4 628 personnes[90]. Les pères capucins font comprendre qu'ils subissent cette fondation plus qu'ils ne l'acceptent. « Malgré qu'on ait eu soin d'endormir le patient, l'opération ne s'est pas faite sans douleur », écrit-on dans le *Bulletin*[91].

Comme il se doit, l'école naît avec la paroisse. Le nouveau curé, Léon Létourneau, d'un caractère énergique, tient à avoir rapidement ses propres écoles. Les premières classes de garçons se tiennent dans une maison de la 7e Rue et les autres enfants continuent pour un temps à fréquenter les écoles de Saint-Charles et de Saint-François. Ce sont les religieuses du Bon-Pasteur de Québec, qui prennent en charge cette première école où elles ne peuvent loger. Elles doivent habiter à l'Hospice Saint-Charles de l'autre côté de la rivière[92]. En 1932, elles occupent une maison de la 2e Avenue en face de l'endroit où la commission scolaire fait construire une nouvelle école.

Il s'agit d'un établissement de 20 classes qui ouvre ses portes le 29 octobre 1933 près de l'église paroissiale de la 2e Avenue[93]. Douze classes de filles sont confiées aux sœurs du Bon-Pasteur et huit autres de garçons, qui partagent le même édifice, sont dirigées par les frères du Sacré-Cœur[94]. On s'active déjà pour construire une seconde école.

En 1940, l'école des garçons est enfin ouverte à l'angle des 3e Rue et 3e Avenue. Elle accueille 18 classes et permet la résidence à seize frères[95]. On y ajoute bientôt quatre classes de travaux manuels. En 1947, 370 élèves fréquentent l'établissement.



École de Saint-Esprit construite en 1940. (AFSC)

90. *Album souvenir* (50e anniversaire de fondation de la paroisse Saint-Esprit), Québec, 1980, p. 7.
91. « Nouvelle paroisse », *BPL*, avril 1930, p. 75.
92. L'Hospice Saint-Charles occupait l'ancien bâtiment de l'hôpital de la Marine à Saint-Roch. Le site est aujourd'hui occupé par les édifices de la Croix Rouge et celui de Revenu Canada.
93. Cette église est aujourd'hui devenue l'École de cirque de Québec.
94. « Bénédiction d'une école », *Semaine religieuse de Québec*, vol 46, no 9, 2 novembre 1933, p. 139.
95. *Les frères du Sacré-Cœur, 1872-1947, op. cit*. p. 120.

Soucieux de bon ordre et de tranquillité, le curé Létourneau réclame une sévère surveillance des enfants, surtout pendant les vacances et veut soutenir l'émulation scolaire en publiant le tableau d'honneur des meilleurs élèves dans le *Bulletin paroissial* mensuel[96]. Cette publication sera, pour le curé Létourneau, un outil de fréquents rappels à l'importance de l'éducation, de la morale et de l'autorité des parents.

Les écoles de Saint-Esprit demeurent sous contrôle clérical jusqu'à la réforme de l'éducation dans les années 1960. Les religieuses du Bon-Pasteur y enseigneront jusqu'en 1966. La paroisse de Saint-Esprit se présente aussi comme un foyer actif pour les mouvements catholiques de jeunesse.

Vers 1930, l'offre scolaire commence à se diversifier dans le quartier et la fondation de nouvelles écoles permet une redistribution des clientèles scolaires. La répartition des classes primaires dans les nouvelles paroisses amorce, en conséquence, une organisation des études secondaires et supérieures qu'impose le développement démographique. On écrit dans le *Bulletin paroissial de Limoilou* en 1931 :

> L'ouverture, au mois de septembre, d'une douzaine de classes nouvelles dans les paroisses circonvoisines a décongestionné nos écoles réduisant d'à peu près 200 le nombre des élèves qui les fréquentent. Notre paroisse [Saint-Charles] a donc 1 378 élèves dans ses propres écoles et elle doit bien en compter à peu près 200 autres disséminés dans diverses écoles de la ville, le Séminaire, les collèges et pensionnats de la campagne.

Du même souffle, on encourage enfants et parents à la persévérance scolaire[97]. Dans un quartier comme Limoilou, la demande pour de petits emplois et la tentation du travail salarié précoce pouvaient contribuer à l'abandon scolaire.

Le développement des écoles limouloises 1920-1959

Les frères du Sacré-Cœur complètent à l'école Saint-Charles le cours primaire des garçons et amorcent les premières classes du cours secondaire que les élèves terminent ensuite à l'école supérieure de Saint-Fidèle ou à celle de Saint-Esprit. À partir de 1941, après le cours primaire, les garçons peuvent aussi suivre le cours préparatoire au collège classique qui est donné par les sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie et par les sœurs de Saint-François-d'Assise.

---

96. *Bulletin paroissial de l'église du Saint-Esprit, Québec*, vol. 3, nº 1, août 1932, p. 4 ; vol. 3, nº 8, mars 1933, p. 151-153.
97. « Dans nos écoles », *BPL*, octobre 1931, p. 229. L'obligation légale de la fréquentation scolaire au Québec date de 1943.

À partir de 1943, une idée lancée par un professeur de Limoilou contribue au renom de l'école Saint-Charles. Le frère Georgius (Georges Houle), fonde, dans les murs du collège, une école des arts et métiers pour l'apprentissage des travaux manuels[98]. Avec un soutien financier de 3 500 $ provenant de la commission scolaire et de la paroisse, il monte un atelier pour deux classes et développe un cours devant se répartir sur quatre années[99]. On y formait non seulement des élèves apprentis, mais de futurs enseignants devant répandre à leur tour l'apprentissage manuel et technique, le dessin, le travail du bois (menuiserie), du métal et l'initiation à l'électricité. Le programme pouvait servir de base à une formation plus poussée à l'Institut technique de Québec. L'initiative du frère Georgius, connaît un grand succès et s'étend dans plusieurs autres écoles du quartier et de la ville et même au-delà.

Les frères cherchent à diversifier les programmes de formation. À partir de 1948, ils offrent à Saint-Fidèle, et plus tard à Saint-Esprit, un cours commercial et de formation aux affaires qui s'ajoute au cours scientifique. En 1953, on ajoute une 13e année secondaire qui constitue un cours préparatoire à certains programmes des études universitaires. Cette innovation brise le monopole du cours classique comme unique passage obligé pour accéder à l'université[100].

Graduellement, au cours des années 1960, les frères se retirent de l'enseignement en raison du manque de personnel clérical. Dès 1959, ils laissent la direction de l'école Saint-Charles[101] en se maintenant encore quelques années à Saint-Esprit et à Saint-Fidèle. En 1961, l'ouverture de l'école secondaire Jean-de-Brébeuf, sur la 8e Avenue à Saint-Fidèle, modernisera l'équipement scolaire du quartier. On y accueillera à cette époque 1 200 élèves du niveau secondaire.

Du côté de l'éducation des filles, on peut parler d'une action soutenue de la part des religieuses du Saint-Cœur de Marie. Après quelques décennies d'enracinement, elles sont bien implantées dans le quartier, à Saint-Charles d'abord, mais aussi à Stadacona, à Saint-Fidèle[102] et, plus tard, dans les plus jeunes paroisses. À partir de 1940, elles offrent aux familles un cours pré-primaire, appelé le

98. Romulus Le Bel, « Une œuvre d'éducation, les frères du Sacré-Cœur », *Cap-aux-Diamants*, *Limoilou, un siècle d'histoire*, numéro hors série, 1996, p. 52-56.
99. Aline Lacroix, *L'École Saint-Charles de Limoilou*. Mémoire présenté à la faculté des Sciences sociales, Université Laval, 1948, p. 10-11, 16.
100. Romulus Le Bel, *loc.cit.*, p. 54
101. « L'École Saint-Charles », *BPL*, septembre 1959, p. 146-148.
102. En 1940, elles établissent leur Maison provinciale à Beauport, *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 51, nº 50, 10 août 1939, p. 795.

Jardin d'enfance, correspondant à l'école maternelle d'aujourd'hui et qui réunit les garçons et les filles.

À l'Institut Saint-Joseph, que tous appellent le couvent de Limoilou, elles offrent les cours primaire et secondaire publics, en même temps que le pensionnat privé. Au programme de sciences-lettres elles ajoutent le cours commercial. Plusieurs cours optionnels sont offerts et complètent les programmes généraux d'études. Des cours d'anglais, de secrétariat, de musique, de chant, de couture, de diction, de théâtre, de dessin permettent de compléter la formation des jeunes filles. En 1945, on ouvre, dans le complexe du couvent, une école régionale d'enseignement ménager, ou institut familial, qui prend le nom de « *La Ruche* ». Cette école représentait, disait notre confrère des Dix, Pierre Savard, le « visage de la modernité de l'époque[103] » et, en 1960, les religieuses n'étaient pas peu fières d'avoir obtenu pour cette école l'accréditation du Département de l'Instruction publique comme école régionale supérieure d'enseignement ménager. L'établissement est disparu avec la réforme de l'enseignement en 1966[104].

Les religieuses veillent aussi au soutien moral et matériel des jeunes filles qui arrivent seules en ville à la recherche d'un travail comme ouvrières ou domestiques. Loin de leurs familles et laissées à elles-mêmes, le clergé craint qu'elles risquent d'être exposées aux dangers mondains, à la « vie d'aventure et de voluptés » de la ville, de perdre ce qu'elles gagnent et de tomber dans la misère[105]. En 1942, encouragées par le clergé paroissial, les religieuses fondent le « *Chez-nous de la jeune fille* », comme une mission d'accueil pour les jeunes travailleuses. Une maison voisine du couvent est louée pour accueillir ces jeunes personnes arrivant des campagnes ; au besoin, on complètera leur formation afin de leur permettre d'intégrer le marché du travail sans être « exposées à toutes sortes de malheur au point de vue spirituel [106] ».

D'autre part, pour assurer la formation de nouvelles institutrices laïques, on ouvre à Limoilou en 1956, l'Externat École normale qui prendra le nom d'École normale François-Delaplace quelques années plus tard. L'établissement s'installera dans un vaste pavillon voisin du couvent en 1964, peu de temps avant

103. Pierre Savard, « Un garçon chez les sœurs », *AREQ,* vol. 30, nº 4, juin 1991, p. 12. L'historien Pierre Savard, décédé en 1998, était un Limoulois, comme trois autres sociétaires des Dix : André Vachon, Jean Simard et l'auteur de cet article.

104. Marguerite-Marie Cimon, *Un héritage à perpétuer.. op cit.*, p. 18.

105. « Servante et servante », *Bulletin paroissial de l'église du Saint-Esprit*, vol. 3, nº 12, juin 1933, p. 223-225.

106. *Cinquante ans de vie canadienne, op. cit.*, p. 332-333.

la réforme de l'éducation. Près de 2000 étudiantes fréquenteront cette école pendant les onze années de son existence.

En 1959, le cours secondaire supérieur offert par les religieuses déménage à l'école Marie-de-l'Incarnation sur la 8e Avenue près de la 18e Rue. Avec l'école voisine Jean-de-Brébeuf, pour les garçons, cet établissement scolaire appartient à l'ère nouvelle marquant la transition du renouveau de l'éducation des années 1960.

Les amicales

Après quelques années d'existence, les anciens élèves des écoles de Limoilou manifestent le désir de se rassembler au sein d'associations, signe de liens sociaux que l'école a réussi à établir. Au collège Saint-Charles, une association amicale des anciens est fondée en 1929 pour souligner le vingtième anniversaire de l'établissement. Pierre Demers et J.-Philéas Galibois en sont élus respectivement président et vice-président[107]. À Saint-Fidèle, une semblable amicale est mise sur pied en 1945, laquelle devient bientôt le principal lieu de rencontre des anciens élèves limoulois des frères du Sacré-Cœur[108].

Le 5 juin 1933, c'est au tour des anciennes du couvent de Limoilou de se réunir sous le nom de l'Amicale Notre-Dame-de-la-Providence. Elles maintiennent des réunions annuelles jusqu'aux années 1950. En 1956, un rassemblement réunit 1 200 anciennes élèves des sœurs. Les activités seront relancées dans les années 1970 pour souligner les 75 ans du couvent[109]. D'autres amicales paroissiales sont créées au fil des années ; celle de Stadacona est fondée en 1941 et publie un bulletin de liaison pour les anciens, lequel s'intitule *L'Élan*[110]. Les souvenirs scolaires laissent toujours des traces profondes. Quelques anciens élèves de Limoilou ont même raconté leurs souvenirs de classe chez les sœurs ou chez les frères et en ont publié le témoignage[111]. Manifestement, l'école a joué un rôle de cohérence sociale parmi les enfants et petits-enfants des premiers arrivants de ce nouveau quartier.

---

107. Gérard Bornais, « Réunion des Anciens à l'École Saint-Charles » *BPL*, janvier 1929, p. 18-20. La réunion de fondation a été tenue le 12 décembre 1928.
108. *Cinquantenaire, op. cit.* , p. 32 ; Romulus Le Bel, *loc.cit.*, p. 54.
109. Marguerite-Marie Cimon, *Un héritage... op. cit,* p. 14.
110. *100e Anniversaire, Saint-Zéphirin de Stadacona*, *op. cit.*, p. 27.
111. Voir : Gaston Cholette, *Au service du Québec. Souvenirs*, Sillery, Septentrion, 1994, p. 22-24 ; René Deschênes, « L'école », dans *Souvenirs de Limoilou*, Québec, Botakap, 1996, p. 11-25.

Un externat classique à Limoilou : Saint-Jean-Eudes (1937)

Au milieu des années 1930, la ville de Québec connaît une saturation du nombre d'élèves dans ses établissements d'études secondaires et de ses collèges classiques. Pour les garçons, seuls le vénérable Séminaire de Québec et le nouveau collège des Jésuites offrent l'ensemble du cours classique. Le cardinal Rodrigue Villeneuve souhaite le maintien des collèges dans le giron clérical, mais constate le besoin d'offrir un cours d'études supérieures à la basse-ville pour desservir Limoilou, Charlesbourg, Giffard, Beauport et la Côte de Beaupré. L'archevêque voit Limoilou, comme le pôle géographique où établir un externat classique. Il s'adresse à la congrégation de Jésus et Marie, mieux connue sous le nom d'Eudistes, lesquels acceptent de relever ce défi.

Les Eudistes, dont le nom vient de leur fondateur saint Jean-Eudes (1601-1680), est une congrégation enseignante française destinée, au départ, à la formation des séminaristes. Leur arrivée au Canada date de 1890, en Nouvelle-Écosse, d'où ils ont essaimé en pays acadien et sur la Côte-Nord. Au début du XX^{e} siècle, ils ouvrent une maison à Lévis et, en 1918, ils prennent en charge la paroisse de Saint-Cœur-de-Marie à la haute-ville de Québec et ouvrent un séminaire à Charlesbourg. C'est donc de là qu'ils arrivent à Limoilou à l'appel du cardinal.

En septembre 1937, une première cohorte de 65 élèves est reçue par quatre pères eudistes dans une maison à l'angle de la 4^{e} Avenue et de la 15^{e} Rue[112]. Il s'agit d'une installation temporaire où les équipements scolaires font défaut. On y donne, pour débuter, deux classes d'éléments latins. L'année suivante on passe à sept enseignants dont un laïc, qui accueillent 115 étudiants. En octobre de cette année 1938, on bénit la première pierre d'un grand collège, situé près de l'église de Saint-Fidèle (angle 8^{e} Avenue et 12^{e} Rue). Le site est jugé central et facilement accessible.

Ce chantier marque le véritable lancement de l'établissement. En septembre 1939, 175 élèves inaugurent leur nouveau collège[113], le père Yves Gautier en est le premier supérieur. Le nombre des inscrits atteint 430 en 1946, alors que les huit années du cours classique y sont donnés. À la veille de la réforme de l'éducation, au début des années 1960, l'Externat classique Saint-Jean-Eudes dépassera les 550 étudiants, obligeant un agrandissement de l'immeuble.

---

112. André Samson et Jacques Custeau, *Quatre-vingts ans de présence des Eudistes en Amérique du Nord (1890-1970)*, Charlesbourg, Maison des Eudistes, 1993, p. 105-107.

113. *Externat Saint-Jean-Eudes. 1937-1957. Panoramique*, Québec, 1958, p. 3-5 ; Jean Blouin, *L'Externat Saint-Jean-Eudes, 50 ans d'éducation humaniste*, Québec, Éditions du cinquantenaire, 1987, p. 15-19.

Première installation du collège classique des Eudistes dans une maison de la 15e Rue. (Archives des Eudistes)

Externat classique Saint-Jean-Eudes construit à Limoilou en 1938. (Archives des Eudistes)

Le collège stimule le quartier de sa présence et ouvre une éventuelle formation universitaire à des fils d'ouvriers et de fonctionnaires. Il stimule les activités culturelles avec une formation de qualité qui suscite un certain succès auprès du public local. Concerts, spectacles et représentations théâtrales font bientôt la renommée de la maison, de même que les sports et le scoutisme, lequel jouit d'une grande popularité dans les années 1940 et 1950[114]. Au fil des ans, l'établissement pourra citer fièrement les noms de plusieurs de ses diplômés[115]. En 1967, le collège classique Saint-Jean-Eudes deviendra le socle du cégep de Limoilou

Les loisirs et terrains de jeu, autre facteur de sociabilité

Le besoin de parcs et de terrains de jeu se fait de plus en plus sentir dans un quartier en plein boum démographique[116]. Les terrains de jeu sont, en marge de l'école, un autre lieu de sociabilité des jeunes d'un secteur. Les rues et les ruelles, typiques du quartier, les terrains vagues encore nombreux pendant les premières années du XXe siècle ont été des espaces dont les premières cohortes d'enfants

114. Jean Blouin, *op. cit*. p. 65-132.
115. À titre d'exemples des anciens de Saint-Jean-Eudes, on peut citer les noms de Jean Letourneux, physicien à l'Université de Montréal, Clément Richard, homme politique québécois, Florian Sauvageau, journaliste et professeur à l'Université Laval, Jacques Boulanger, animateur de radio et de télévision, Sylvain Lelièvre, poète et chansonnier, Raymond Bouchard, comédien.
116. En 1931, on se désole de voir des enfants désœuvrés errer sans les rues de Saint-Esprit. « Les enfants de la rue », *Bulletin paroissial de l'église du Saint-Esprit, Québec*, vol. 2, no 2, 19 juillet 1931, p. 17-18.

limoulois ont bien profité. En 1912, on peut voir des jeunes garçons jouer au football dans les champs[117]. Mais la densité résidentielle, la circulation automobile, les risques de délinquance juvénile poussent les autorités religieuses et municipales à doter la population d'espaces de jeu et de récréation.

Rassemblement d'élèves des écoles de Limoilou au parc Ferland à Saint-Fidèle vers 1945. (Archives de l'auteur)

Au début des années 1920, le parc Fontaine, sis au coin de la 2e Rue et de la 3e Avenue reçoit des compétitions de baseball et l'hiver, on aménage dans ce secteur une patinoire publique appelé le « Rond Saint-Charles ». Mais la pression immobilière est forte sur ces rares espaces publics. Le problème se fait d'ailleurs sentir dans toute la ville et l'administration municipale met sur pied, en 1922, l'Organisation des terrains de jeu (O.T.J.) dont le promoteur est l'abbé Arthur

117. J. Saint-Pierre, *op. cit.* p. 94.

Ferland, vicaire de Saint-Roch. Les premières initiatives s'appuient beaucoup sur le soutien privé et sur le bénévolat.

La Ligue des citoyens de Limoilou, nouvellement créée en 1928, inscrit cette cause à son programme. On évalue alors à 4000 le nombre d'enfants du quartier d'âge scolaire et préscolaire[118]. En 1928, la Ville de Québec veut racheter à la *Quebec Land* et au ministère fédéral de la Marine, un terrain en bordure de la rivière Saint-Charles près de la 9e Avenue pour y aménager un parc clôturé, planté d'arbres, muni de bancs, de balançoires et de fontaines. Pour vaincre les critiques et les résistances, on se mobilise pour la réalisation de ce projet qui se concrétise enfin en 1933. On y aménage un terrain de balle, une piscine et une section pour les tout-petits. En 1938, le parc, près du confluent de la rivière et du fleuve, prend le nom d'Iberville en l'honneur du célèbre navigateur, héros de la Nouvelle-France[119].

Par ailleurs, en 1929, la Ville de Québec obtient un vaste terrain des sœurs de l'Hôtel-Dieu pour aménager un autre parc public dans Saint-Fidèle à l'extrémité est des 12e et 15e Rues le long du chemin de fer de Portneuf et du Lac Saint-Jean. On lui donne le nom de parc Ferland en l'honneur du promoteur de l'O.T.J. Les Limoulois se réjouissent de cette innovation. On lit dans le *Bulletin paroissial de Limoilou* :

> Ce terrain de jeu était réclamé depuis longtemps dans le quartier Limoilou. Les dimensions vastes lui permettront d'être le rendez-vous de tous les enfants du quartier à partir du printemps prochain.
>
> C'est un nouveau pas vers le progrès pour notre paroisse. Nous devons nous réjouir de cette aubaine. Nos enfants auront donc, à l'avenir, un endroit salubre, attrayant, où ils pourront aller prendre leurs ébats à l'aise, surtout pendant les vacances. Ils y pourront s'amuser, se récréer, jouer sous une bonne surveillance, de manière à ce que les parents n'aient pas à s'en inquiéter[120].

Toujours bien encadrés par le clergé paroissial, on crée des ligues et des équipes sportives qui défendent l'honneur des paroisses à l'occasion de rencontres de quartier « pour encourager les jeunes gens dans leurs amusements et moraliser le sport[121] ». Des activités pour les jeunes s'organisent également autour des salles paroissiales. Celles de Saint-Charles, de Saint-François-d'Assise, de Saint-Pascal et de Saint-Fidèle sont particulièrement actives. Parmi les divertissements, on

118. « Le Referendum », *Bulletin paroissial de Limoilou*, octobre 1928, p. 221-223.
119. *Le Courrier de Limoilou...*, numéro spécial, mars 1962, p. 41.
120. « Terrain de jeu », *Bulletin paroissial de Limoilou*, décembre 1929, p. 286.
121. « Journée paroissiale », *L'Action catholique*, 12 juillet 1932, p. 4.

offre des salles de quilles et des bibliothèques paroissiales. La première bibliothèque du quartier est ouverte à la Salle paroissiale de Saint-Charles en 1928[122].

Après la Guerre, en 1948, les religieux de Saint-Vincent-de-Paul, acquièrent des terrains sur la 1ère Avenue, près de la 22e Rue, où se trouvent d'anciens baraquements militaires. Ils en font une colonie de vacances pour les jeunes du quartier, laquelle se développe et devient bientôt le Patro Roc-Amadour. Engagés dans le loisir et l'entraide auprès des milieux ouvriers, les pères de Saint-Vincent-de-Paul, mettent sur pied des activités de loisirs adaptés qui complètent le travail de l'école[123].

Les nouvelles paroisses et leurs écoles 1945-1960

Le développement de Limoilou reprend de plus belle après les années de crise économique et de la Deuxième Guerre mondiale avec la création de cinq autres paroisses dans le quartier : Saint-Albert-le-Grand (1946), Sainte-Claire d'Assise (1950), Saint-Pie X (1955), Saint-Paul-Apôtre (1956) et Sainte-Odile (1961). Le modèle des fondations du début du siècle, où la construction d'une église précède de peu celle d'une école, se répète pour les cinq dernières paroisses du quartier. Avec ces fondations, le règne incontesté de l'Église catholique sur la société atteint son apogée. Par la suite, le déclin sera rapide[124].

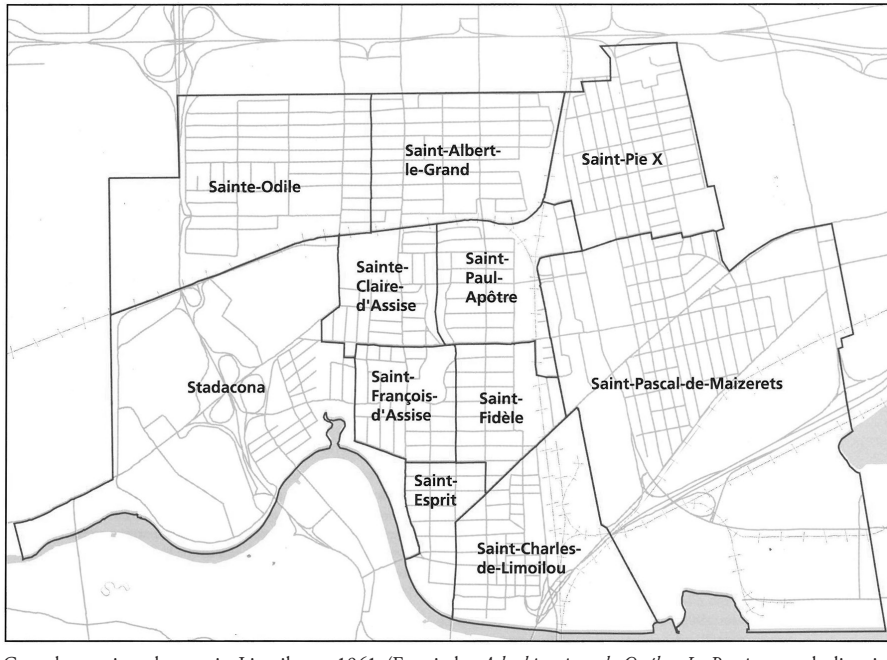
Les nouvelles paroisses limouloises et leurs écoles profitent de l'importance que le gouvernement de Maurice Duplessis, élu en 1944, accorde à l'instruction publique, du moins au niveau élémentaire. En 1946, il crée le ministère du Bien-être social et de la Jeunesse qui est confié à Paul Sauvé. En accord avec le Département de l'Instruction publique, ce ministère met l'accent sur la formation de la jeunesse étudiante et sur la construction de nouvelles écoles primaires. Entre 1944 et 1959, les contributions du D.I.P. pour l'éducation passent de 10 millions de dollars à 107 millions. En 1956, le rapport de la Commission Tremblay sur les problèmes constitutionnels met en lumière de nombreux problèmes dans le domaine de l'instruction publique. On pavait déjà la voie à un nouveau partage des pouvoirs entre l'État et le clergé dans le domaine de l'éducation. Cette orientation nationale en faveur d'une démocratisation accrue de l'éducation entre 1945

122. G. Gallichan, « La bibliothèque de Limoilou », *Documentation et bibliothèques*, vol. 41, nº 1, janvier-mars 1995, p. 31-37.

123. Voir le site : http ://www.patro.roc-amadour.qc.ca/histoire/ (octobre 2013)

124. En 1998, en raison de la baisse de la pratique religieuse, les 11 paroisses du quartier ont été fusionnées en trois nouvelles entités sous les dédicaces de Notre-Dame-de-Rocamadour, Ste-Marguerite-Bourgeoys et Bienheureux-François-de-Laval.

et 1960 n'est pas étrangère à la « préhistoire » de la Révolution tranquille. Les écoles locales, paroissiales et régionales ont pu profiter de ce changement de paradigme[125].



Carte des paroisses du quartier Limoilou en 1961. (Extrait de : *Atlas historique du Québec. La Paroisse*, sous la direction de Serge Courville et Normand Séguin, Sainte-Foy, PUL, 2001, p. 58) (Réalisée par le Laboratoire de géographie historique, Université Laval — Numérisation : AAQ)

Saint-Albert-le-Grand (1946)

La paroisse Saint-Albert-le-Grand, créée aux limites de la ville de Québec et de Charlesbourg, se trouve sur l'ancien lieu-dit du Gros-Pin. Elle est retranchée du territoire de Saint-François d'Assise et de Stadacona et confiée au curé Gérard Marchand, un ancien aumônier militaire[126]. D'une population d'un millier de personnes formant 228 ménages en 1946, Saint-Albert passe à 309 ménages en

125. Louis-Philippe Audet, *Histoire de l'enseignement au Québec*, tome 2, *1840-1971*, Montréal, Holt, Rinehart et Winston ltée, 1971, p. 358-360.
126. *La Semaine religieuse de Québec*, vol. 58, nº 41, 13 juin 1946, p. 651.

1948, à 760 en 1953 et à 2 000 familles en 1959 totalisant près de 9 000 personnes[127].

Pour bien souligner l'étroite parenté des institutions, à la fondation de la paroisse, un même local de la rue des Bouleaux sert d'école, d'église, de presbytère et de salle paroissiale[128]. Plusieurs des nouvelles familles de Saint-Albert étaient si jeunes avec peu d'enfants d'âge scolaire que le besoin d'une école ne constituait pas un besoin pressant. En 1951, les frères du Sacré-Cœur prennent en charge l'école paroissiale des garçons et la commission scolaire complète, cinq ans plus tard, la construction de l'immeuble[129]. On retrouve aussi, à Saint-Albert, des enseignantes religieuses Servantes du Saint-Cœur de Marie.

Sainte-Claire d'Assise (1950)

La fondation de la paroisse Sainte-Claire d'Assise détache 400 familles de Saint-François d'Assise et 150 autres de Stadacona, en mai 1950. Malgré son territoire enclavé par ses voisines la paroisse passe, en dix ans, à 980 familles, soit 3 800 personnes. Église et presbytère sont aménagés à partir d'un ancien garage acheté par l'archevêché, épargnant ainsi aux citoyens une onéreuse construction[130]. En 1953, la paroisse est dotée d'une école mixte, garçons et filles, administrée par la commission scolaire.

Saint-Pie X (1955)

La fondation d'une nouvelle paroisse au nord de Saint-Pascal s'impose par la pression démographique et à la demande même du clergé de Maizerets. En 1955, Saint-Pascal compte 2 500 familles, ce qui représente 11 500 personnes. La nouvelle paroisse reçoit son décret d'érection sous la dédicace du pape Pie X que l'Église romaine vient de canoniser l'année précédente. La nouvelle paroisse est formée de 450 familles qui sont confiées au curé Zéphirin Beaulé.

Le secteur est alors déjà doté de deux écoles construites par la commission scolaire, une pour les garçons ouverte en 1953 et une pour les filles en 1954. Cette

127. J. Saint-Pierre, *op. cit*, p. 119 ; *Le Courrier de Limoilou...*, numéro spécial, mars 1962, p. 15.
128. *Ibid*.
129. *Le Courrier de Limoilou...*, numéro spécial, mars 1962, p. 25 ; Marc Des Roches, *150 ans au service des Québécois. Histoire de la Commission des écoles catholiques de Québec, op. cit.*, p. 124.
130. *Le Courrier de Limoilou...*, numéro spécial, mars 1962, p. 17 ; Marc Des Roches, *ibid*.

dernière sert de première chapelle paroissiale avant la construction de l'église en 1960[131].

Saint-Paul-Apôtre (1956)

Pour les mêmes raisons de proximité du lieu de culte et de développement démographique, l'archidiocèse autorise la création d'une nouvelle paroisse détachée de Saint-Fidèle en octobre 1956. Saint-Paul-Apôtre regroupe 750 familles, soit 3 200 personnes, du secteur nord de Saint-Fidèle.

Les sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie ajoutent cette paroisse à leur palmarès d'écoles du quartier. Elles y sont présentes dès 1956. Une école publique offrant le cours primaire pour garçons et filles, située près de l'église alors en construction, est inaugurée en 1958. À la même époque, on construit dans cette paroisse le vaste bâtiment de l'École secondaire Marie-de-l'Incarnation qui ouvrira ses portes l'année suivante. Elles le dirigeront et y habiteront dans une aile conventuelle.

Sainte-Odile (1961)

Une dernière paroisse est créée dans le quartier Limoilou en 1961, à l'ouest de Saint-Albert-le-Grand près du colisée de Québec et des terrains de l'Exposition provinciale de Québec. On y dénombre alors 900 familles et près de 3000 personnes. Ici, l'école a précédé l'église qui sera construite en 1964[132]. Deux écoles, une pour filles et une pour garçons, sont ouvertes dans ce secteur depuis 1958. Les nouvelles paroisses où s'installent beaucoup de jeunes ménages vivent l'impact scolaire du baby boom de l'après-guerre qui force l'ouverture de nouvelles écoles pour les enfants. Déjà, au tournant des années 1960, le quartier se restructure autour d'établissements d'enseignement secondaire.

* * *

À Limoilou, la géographie religieuse et scolaire a longtemps continué à jouer un rôle structurant sur la société, mais les choses vont changer rapidement dans la seconde moitié du XX^{e} siècle. Tant que la vie paroissiale garde son élan, les

131. L'église Saint-Pie X a été démolie en octobre 2011.

132. Œuvre de l'architecte Sylvio Brassard, l'église octogonale de Sainte-Odile était considérée comme un témoignage du renouveau de l'art religieux de l'époque du concile Vatican II. Après la fusion des paroisses du quartier en 1998, l'église a été fermée, puis démolie en 2007.

écoles apparaissent non loin des clochers et le clergé continue de s'associer aux commissaires d'écoles pour planifier l'organisation de l'éducation dans le quartier. Cet encadrement clérical nécessitait de subdiviser le quartier en circonscriptions religieuses à mesure que grandissait le nombre « d'âmes ». Le sentiment d'appartenance se fragmentait puisque la paroisse et l'école qui ne tardait guère, devenaient les premiers référents. Ce n'est que l'ouverture d'établissements secondaires et d'un externat classique qui vont redonner à Limoilou une cohésion de quartier sur le plan scolaire en réunissant des élèves et des étudiants de plusieurs paroisses.

En raison de cette dynamique, la société limouloise, avec son développement rapide aux portes de l'agglomération de Québec, a longtemps conservé à la fois des caractères de vie péri-urbaine et les cadres mentaux de la vie rurale qu'avaient connus les premières générations d'arrivants. Les écoles se sont multipliées dans le quartier, mais l'enseignement y différait peu de celui donné aux élèves des régions rurales du Québec. La pratique religieuse, les fêtes et les manifestations sociales, le discours moral étaient fondamentalement les mêmes. Le clergé paroissial lui-même était très souvent issu des campagnes et des régions rurales autour de la capitale.

À observer la constitution des paroisses et des écoles de Limoilou, on a l'impression que les autorités religieuses veulent recréer dans la ville une juxtaposition de villages du terroir, lesquels représentent le modèle idéalisé de la vie d'une communauté. Néanmoins, la proximité du centre-ville, avec ses commerces, ses grands magasins, ses lieux de divertissements et ses plaisirs, va graduellement acculturer le nouveau quartier. Les activités artistiques, culturelles, parascolaires, sportives de Limoilou vont peu à peu s'intégrer à la dynamique générale de la capitale. On peut dire que la paroisse et l'école, en favorisant l'intégration de la population et en recréant un premier réseau d'appartenance, ont longtemps maintenu à Limoilou le sceau des origines rurales et régionales de sa population. La rivière Saint-Charles, en jouant le rôle d'une frontière naturelle, a peut-être favorisé ce caractère particulier du quartier. Encore dans les années 1960, les Limoulois traversaient la rivière en disant qu'ils allaient « en ville », alors que le quartier, entouré d'usines et d'activités urbaines et annexé depuis un demi-siècle, avait perdu tout caractère de ruralité.

Dans les années 1970 et 1980, déchiré par la construction de l'autoroute Dufferin-Montmorency et durement touché par la pauvreté urbaine et le déclin démographique, Limoilou a connu une grave crise. Comme ailleurs, les anciennes paroisses ont disparu et les autorités diocésaines les ont regroupées en de nouvelles entités paroissiales ; plusieurs églises ont fermé, certaines ont été démolies ou

recyclées. Plusieurs écoles désertées par les enfants ont de leur côté été transformées en logements ou en résidences pour aînés.

Si les anciennes structures se sont effacées à la fin du XX^e^ siècle, le quartier a trouvé un nouveau souffle dans son intégration à la ville qui a permis son rapide développement. Au tournant du XXI^e^ siècle, Limoilou retrouve ainsi un certain dynamisme de quartier qui pourrait amorcer une renaissance. La banlieue a dilaté l'espace urbain et Limoilou fait désormais partie de la « cité » et du centre-ville. Les écoles secondaires et le cégep lui assurent toujours une forte présence étudiante. Le quartier se définit davantage en lui-même, assumant son caractère original au sein de la ville, misant sur son histoire, son architecture urbaine et ses particularités.

Gilles Gallichan